BIBLIOTHÈQUE

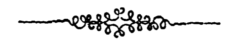
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. III.

VOIAGE DE POLOGNE

FAIT DANS LES

ANNÉES 1688 ET 1689.



PARIS.

LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, Rue Richelieu.

1858.

RELATION

D'UN

VOIAGE DE POLOGNE,

FAIT DANS LES

ANNÉES 1688 ET 1689.

F. de S., l'abbé.

PARIS.

LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.

1858.

164

PRÉFACE.

Le manuscrit original de la *Relation* publiée ici pour la première fois est conservé à la Bibliothèque Mazarine[1]. Nul bibliographe n'en fait mention, toutes nos recherches pour découvrir le nom de son auteur ont été infructueuses; — nous sommes obligés de l'avouer à notre honte, — nous n'avons même pas une probabilité à offrir à nos lecteurs. Toutefois, les égards que lui prodi-

[1]) Nro. 2701, 1 v. in 4. de 101 f.

guent les gouverneurs des villes qu'il traverse, la singulière estime que lui témoignent les Princes dont il visite les Etats en le retenant dans leurs palais et en le faisant conduire dans des carroses à six chevaux, indiquent que Monsieur l'Abbé F. de S. appartenoit certainement à une famille honorable et devoit avoir personnellement quelque mérite. L'amitié que lui portoit M. de La Chambre est faite pour que nous accordions quelque bienveillance à son récit et que nous ayons la curiosité de voir ce qu'il a favorisé de ses regards[2]. Selon le conseil de Montaigne, l'Abbé F. de S. a voyagé „non pour rapporter seulement combien de pas a *Santa Rotonda*, ou la richesse des calessons

---

[2]) Pierre Cureau de La Chambre, mort à Paris en 1693, étoit fils de Marin Cureau de La Chambre, medécin ordinaire de Louis XIV et également de l'Académie Françoise, auteur des *Caractères des passions*, de *l'Art de connoistre les hommes etc.* C'étoit un homme fort instruit, dit sa biographie, et d'une humeur aimable; s'il a peu écrit lui-même, il n'en a pas moins rendu de

de la *Signora Livia*, ou comme d'autres combien le visage de Neron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille médaille; mais pour rapporter principalement les humeurs des nations et leurs façons, et pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autruy[3]. Son Journal est d'un style simple, peu recherché, mais il renferme réellement" cent petites particularités qui ne se trouvent pas ailleurs qu'il nous a surtout semblé pouvoir reproduire parceque la plupart ont trait à ce *brave Roi* qui a achevé sous les murs de l'ingrate Vienne la victoire de Lépante et a rempli l'Univers du nom

---

grands services aux sciences et aux lettres par la protection éclairée et les encouragemens qu'il prodigua aux jeunes écrivains. Il a prononcé en 1672 l'Oraison funèbre du Chancelier Seguier, en 1678 le panégyrique de Ste. Thérèse et en 1681 celui de St. Louis; ces trois pièces sont imprimées séparément.

[3]) L. I., c. 25.

polonois. Ce que notre auteur anonyme raconte de Jean Sobieski rappelle et donne un vernis de plus au portrait qu'en a tracé une des plus lumineuses plumes de cette période de notre siècle qui paroit déjà lointaine où, osant parler, on savoit écrire: „Peu d'hommes, a dit M. de Salvandy, reçurent du Ciel de plus riches présents. Doté des dons de l'âme comme de ceux du corps, comme de ceux du génie, nul ne rassambla de plus curieux et de plus touchants contrastes. Grand citoyen, grand orateur, grand capitaine, grand Souverain, il fut aussi l'un des plus spirituels et des plus excellents hommes qui aient vécu. Brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, le culte des femmes, la foi dans son Dieu. Chrétien fervent, son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la philosophie; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance et la guerre, prince électif qui reçut

de la royauté moins d'éclat qu'il ne lui en donna par sa gloire, son histoire propose également d'utiles leçons dans le spectacle de ses vertus et dans celui de ses misères. Là se montre l'un des plus singuliers exemples de ce que peuvent les faiblesses des hommes, pour gâter et les dons de Dieu et les faveurs de la fortune. Là on apprend quel prix cette mystérieuse fortune met à ses présents, et combien un grand homme, un monarque victorieux peut être à plaindre. Mais la pitié qu'inspire Sobieski entouré des respects du monde et des trahisons de sa famille, salué par la chrétienté du nom de son libérateur, et en butte à l'ingratitude de sujets factieux qui s'agitent sous sa main vénérable pour mettre leur patrie en lambeaux; cette pitié inattendue répand un triste interêt de plus sur le drame d'une si belle vie. Ce n'est point ce ***je ne sais quoi d'achevé*** que la vertu emprunte au malheur, suivant l'expression du premier des historiens; c'est tout simplement ce quelque chose d'incomplet qui se rencontre à la fois et dans les plus grands caractères et dans

les plus belles déstinées. Il y a une haute moralité à voir quelles longues peines suivent des entrainements d'un jour, jusque sous le bandeau des rois[1]."

---

[1]) *Histoire du Roi Jean Sobieski et du Royaume de Pologne*. Exposition.

RELATION
D'UN
VOIAGE DE POLOGNE
FAIT DANS LES ANNÉES 1688 ET 1689
PAR
MONS^r L'ABBÉ F. D. S.

A Monsieur L'Abbé De La Chambre de L'Academie Françoise et Curé de St Barthélemy.

Monsieur.

Je vous envoie le récit de mon voiage de Pologne. Par la maniere dont il est écrit vous jugerez assez qu'il ne devoit estre vëu que de moy seul, et j'avoue que mon dessein n'etoit pas qu'il sortist de mes mains pour se produire à des yeux aussy éclairés que les vostres. Je n'ai pû toutesfois resister à la demande honneste que vous m'en avez faite. Si c'estoit un de ces ouvrages d'esprit où la solidité des choses se trouve jointe à la délicatesse des expressions, je l'aurois crû digne

de vous être offert, et je me serois d'abord déterminé à vous l'offrir comme au meilleur juge des ouvrages accomplis en tout genre d'erudition; mais j'ai ëu quelque peine à m'y resoudre, considerant que ce n'est qu'une exposition assez simple et peu recherchée de ce qu'en voiageant j'ay remarqué de curieux dans les endroits où j'ai soit passé, soit séjourné. Je sçais, Monsieur, de quel caractère il faut que soit un ouvrage pour être de vostre goust. Le rang que vous tenez entre les hommes illustres de l'Academie françoise et de la plus belle litterature, fait assez juger que vous n'y demandez pas moins de solidité que de politesse. Toutes les pieces scavantes ou que l'on vous a vû produire au jour, ou que l'on vous a entendu prononcer en public, ont une force et une finesse de pensées soutenüe de cette purêté et de cette élegance d'expressions qui scavent en flattant agreablement l'oreille, s'insinuer dans l'esprit qu'elles eclairent, et gagner le coeur qu'elles charment. Je ne crains point, Mons., d'être soupçonné de flatterie quand je vous attribueray icy le mérite le plus distingué; tout le monde le connoist et lui rend la justice

qui lui est deüe. Le nom de La Chambre s'est depuis longtemps rendu illustre, et vous en augmentez l'eclat par plus d'un endroit. L'Eglise, par le titre de Pasteur que vous y avez, vous regarde comme une de ces plus vives lumieres, dont la doctrine et la piété unies ensemble éclairent et édifient les fideles soumis à votre vigilante conduite; tout le monde admire en vous, avec le caractère d'une judicieuse sagesse, celui d'une probité éprouvée, à qui personne ne peut refuser son estime, et que chacun se plaist à entendre louer; la voix publique en dit plus la dessus que je n'en scaurois exprimer: on ne parle de vous qu'en termes de louanges, et l'on ne croit pas faire votre éloge, lors même qu'on publie de vous, tout ce qui pourroit composer celui d'un autre; tant on est persuadé qu'on ne peut pas s'expliquer d'une maniere moins grande à l'egard d'un homme qui s'eleve par son mérite au dessus de toute la grandeur et de la gloire humaine. Sur cette idée qu'on a de la force de votre génie qui ne me croira témeraire de vous présenter une piece aussi foible que celle à la teste de laquelle j'ose mettre vostre nom? mais qu'on pense ce qu'on voudra de

ma témerité, je me suis fait un devoir de vous marquer mon attachement et mon estime, trop heureux si je puis y reussir par ce leger temoignage que je vous en donne. Aggréez le, Mons., je vous prie, comme quelque chose de plus digne de vous; ce qui est en soi peu considerable le deviendra davantage quand il aura passé par votre examen, on croira bon ce que vous n'aurez approuvé que par complaisance, et l'on aura la curiosité de voir ce que vous aurez bien voulu favoriser de vos regards. Au reste, il m'importe assez peu quelle déstinée ait cette relation que je vous présente; telle qu'elle puisse être, elle me paroitra toujours fort avantageuse, pourvu que j'y trouve une favorable occasion de vous assurer qu'on ne peut être avec plus de zèle et de respect que je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très obeissant et dévoué serviteur

F. D. S.

Comme je ne pretends pas m'eriger en géographe, vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, si je ne fais point une description exacte de tous les lieux tant villes que provinces par où j'ai passé; car, outre qu'il y a bien des endroits que je n'ai vûs que superficiellement, il y a tant d'historiens habiles qui ont écrit sur tous les pays de l'Europe, que quand je serois aussi instruit qu'eux sur ces matieres, je ne ferois que repeter ce qu'ils ont dit avant moy, et ce que tout les curieux de voiages ont lû et relû plusieurs fois. Mon dessein est seulement de decrire ce que j'ai remarqué dans mon voiage de plus singulier et de moins connu principalement à l'egard de la Pologne. En vous faisant le recit de cent petites particularités que vous ne trouvez point ailleurs, et que j'ai toutes apprises dans le séjour que j'ai fait à la cour de leurs Majestés Polonoises.

Départ de Paris pour la Pologne.

Le sujet qui me fit entreprendre ce voiage fut quelques affaires de consequence que

j'avois en Pologne, et même si pressantes que j'y fus en poste en vingt jours. Je partis de Paris le 13 juillet de la même année. Le Ciel benit mon voiage, car je n'eus pas la moindre atteinte de maladie dans le chemin; je pris deux souflets de poste, un pour moi et un pour un gentilhomme qui m'accompagnoit. Il etoit environ onze heures du matin quand je partis de Paris. Je passai par Meaux, et fus coucher à Chateauthierry sur les 9 heures du soir. Le lendemain matin j'en partis et passai par Montmirail, Chalons sur Marne, Vitry le françois, St. Disier où je couchay. Je quitte la Champagne pour entrer dans la Lorraine, j'arrivai sur les dix heures du matin à Ligny, où j'eus l'honneur de saluer Madame la Duchesse de Luxembourg, de là à Bar le Duc, Toul, Nancy où j'arrivai si tard qu'il fallut pour me faire ouvrir les portes montrer l'ordre de Sa Majesté; les sentinelles et les gardes de la citadelle tous sous les armes, mêche allumée, me conduisirent chez le gouverneur qui me fit beaucoup d'honnetetés. Le lendemain, dès les trois heures du matin, je partis et passai par Luneville et Sarbourg ville très forte sur la Saare, de là

dans l'Alsace, où je vis cette belle et puissante ville de Strasbourg, qu'on peut dire presqu' imprenable, depuis que le Roy très chrestien l'a fortifiée. J'y restai un jour tout plein où je vis toutes les fortifications de la ville et de la citadelle qui sont des prodiges de l'art pour la force.

Strasbourg n'est plus de l'Empire; cette ville et son Evesche sont des dependances de l'Alsace, qui a été cedée au Roy par le traité de Munster, l'an 1648. Sa Majesté en prit possession l'an 1681. Cette ville est belle et grande, la plus part des maisons sont ornées par dehors de belles peintures de l'ancien Testament; elle fait proprement comme deux villes, desquelles chacune a son enceinte; il y a dedans des ecluses qu'une personne de force mediocre peut ouvrir sans peine, et par leur moyen en quatre heures de tems tout le pays est inondé. Sa cathedrale est grande et belle, excepté qu'elle est fort sombre. Le cardinal de Fustemberg son Evesque a fait faire à son grand autel un restable qui approche fort de celui du Val de grace de Paris.

Avant que cette ville fut à la France les Lutheriens faisoient dans cette Eglise leur

office après les chanoines; mais Sa Majesté les en a ostés, et à la place leur a donné la plus belle Eglise de la ville, qui est une paroisse sous le titre de St Jean; cette Eglise est toute peinte et dorée, elle est aussi ornée de quantité de figures d'Apostres et de Saints tous en reliefs. Ils n'ouvrent jamais le choeur; ils chantent et preschent dans la nef; ils ne disent plus de messes comme ils font en presque tous les autres endroits. La tour de la cathedrale est une des plus belles pieces de l'Europe tant pour sa grandeur et sa hauteur, que pour la structure et les ornemens. Il y en a une seconde qui n'est pas achevée, l'on y voit encore plusieurs autres belles Eglises. Le Roy, depuis que cette ville lui appartient, y a établi un couvent de Capucins qui est en face de la place de la citadelle; cette place est si vaste qu'on peut mettre 2000 hommes en bataille. Ces peres Capucins sont Allemands, ils doivent scavoir le François pour confesser les soldats de la garnison, estant receües à cette condition. Cependant l'on peut dire qu'ils le scavent très médiocrement. Sitot que je fus arrivé en cette ville, Monsieur de Chamilly, le gouverneur, m'envoya

prier d'aller diner chez lui, mais mes affaires ne l'ayant pas permis, je fus le saluer et le remercier de ses honnestetés. Il m'envoya le soir à mon aûberge un souper magnifique. Les marchés de cette ville sont très vastes et très beaux. J'en partis le lendemain à cinq heures du matin et je passai ce pont fameux pour sa longueur, lequel traverse sur le Rhin près d'un quart de lieue de long; il y a d'espace en espace trois forts qui le gardent, que l'on pourroit nommer des citadelles, chacun a son gouverneur; ce pont n'est que de bois, et là où l'on marche, ce sont des poutres rondes de sapin, qui sont couchées simplement dessus les arches, si bien qu'en deux heures on les peut jetter dans le Rhin en ne laissant que les simples arches qui ostent le moyen d'approcher de la ville; ces sapins sont très incommodes pour les personnes en carrosse à cause des secousses continuelles qu'ils leur donnent.

De là j'allai à Offenbourg dans le Brisgau, ensuite à Dornstet dans le Virtemberg, à Rotembourg dans la Souabe, à Stougard ville jolie et la résidence du Prince, de la à Virtemberg, ces deux dernieres villes sont sur le Neker; puis à Elingue et à Ulme,

ville Capitale de Souabe qui est sur le Danube. J'y arrivai sur les 10 heures du matin. Cette ville est assez forte, et est cependant commandée par les montagnes, elle est belle, elle a aussi un beau pont de pierre. La plupart de ses habitants sont Lutheriens; il n'y a qu'une seule Eglise catholique, qui est une commanderie. Quatre heures après mon arrivée je pris une commodité pour aller à Turkem saluer Monsieur le Prince Maximilien de Baviere, oncle de l'Electeur de Baviere et de défunte Madame la Dauphine. Ce Prince et Madame son Epouse passent une partie de l'été en ce lieu qui est un petit bourg à 16 ou 17 lieues d'Ulme; je n'y pus pas arriver ce jour là, mais seulement le lendemain à 8 heures du matin. L'on ne peut exprimer la joie que Madame la Duchesse témoigna de nous voir, moy, et le gentilhomme qui m'accompagnoit. Cette Princesse est soeur de Monsieur le Cardinal de Bouillon, elle et Monsieur le Duc son epoux sont des exemples de vertu, et leur maison est reglée comme un monastère. La piété de cette vertueuse princesse lui a fait batir un couvent de Capucins qui tient à son chasteau comme aussi une pa-

roisse des plus belles de l'Allemagne. Je restai en ce lieu 24 heures, et revins à Ulme où la Princesse nous fit conduire par un de ses gentils hommes dans un de ses carrosses à six chevaux. Etant de retour à Ulme, j'y restay deux jours pour faire accommoder un barque propre à se mettre sur le Danube. Il faut l'achepter, car elle ne peut remonter; elle coute 500 L., et en la quittant on n'en peut retirer que 24 L., ou se resoudre de la bruler; ces sortes de batimens sont très commodes; ils sont couverts de planches, il y a de larges bancs pour se coucher dessus si on veut; il faut faire provision de vivres, car l'on ne trouve rien en chemin à moins que ce ne soit à la couchée.

Il y a 100 lieues de France par eau d'Ulme à Vienne en Autriche; je les fis en 4 petits jours; j'avois huit rameurs en passant sur ce fleuve qui va du côté opposé au soleil et qu'on peut dire un des plus beaux et des plus rapides de l'Europe; l'on voit une foule de belles et jolies villes, dont grand nombre ont été au dernier siège de Vienne à moitié brulées par les Turcs, on les rétablit à présent; on rencontre les villes

d'Ellechinguen, Gontebourg, Latuinge, de Lingue, chateau de plaisance du Prince d'Hanover, Neubourg, Ingolstad en Baviere, Ratisbonne ville Imperiale; cette ville est très grande mais pas belle; il y a un très beau pont de pierre. C'est en cette ville où l'on tient les dietes d'Allemagne. Je couché chez Monsieur le resident de France, qui me fit un magnifique festin, et bien des honnestetés. Je me remis sur la riviere le lendemain à quatre heures du matin. Je rencontray sur ma route les villes de Strabingue, Vaterberg, Dokemdorf où nous fumes en danger de perir; mais le Ciel nous preserva du peril; en voicy le sujet. C'est que vers cette derniere ville il y a un passage très dangereux sur cette riviere par un trou qui est formé dans le milieu du Danube que l'on appelle le trou Pilate; c'est un abime si terrible que quantité de barques y périssent très souvent, on aperçoit cet endroit de plus d'un quart de lieue loin, par des bouillons d'eau qui se forment en ronds si impetueux et si rapides que rien n'est plus effroyable; et si l'on n'a de bons nautonniers il est constant que le bateau fait plusieurs tours et se perd dans les eaux.

On me dit qu'il y avoit eu un Empereur qui fit jetter dans ce rond d'eau une grosse poutre ferrée que l'on trouva après plusieurs années dans la mer Noire. Il y a une petite chapelle sur ce bord dédiée à St Nicolas, où tous les passants donnent une grosse aumone pour remercier ce saint de son secours. Si nous n'avions eu de bons patrons c'étoit fait de nous; le gentilhomme avec qui j'étois qui avoit deja passé une fois dans cet endroit me dit que son bateau s'abima dans l'eau, et que lui et deux bateliers se sauverent à la nage et son valet prit une fille par le pied qu'il sauva avec lui; 14 qui etoient encore dans le batiment y perirent: delà je vis Passeau, ville assez jolie. Il y a une image de la sainte Vierge que l'on tient miraculeuse, qui est en grande vénération dans toute l'Allemagne. Ensuite j'apperçus Lins, ville forte par son chateau separé de la ville par deux bras du Danube, escarpée sur un roc. Ce fut dans ce lieu où l'empereur se retira durant le dernier siège de Vienne. Après je vis les villes de Mathauzen, Stein, Krems, Kornaibourg et Vienne. Nous y abordames sur les 8 heures du soir comme les portes de la ville étoient fermées. Je

couchay dans les fauxbourgs. Le lendemain à 8 heures du matin j'allai dans la ville, où je vis passer en carrosse le petit Roy de Hongrie à présent Roy des Romains; il y alloit seul avec son gouverneur et une vingtaine de seigneurs à cheval; il alloit trouver l'empereur qui chassoit à quatre milles de la ville: quoique je n'aye resté que 5 ou 6 heures dans Vienne, je vais vous dire icy ce que j'y ai remarqué de plus considerable parcequ'a mon retour j'y demeuray cinq jours entiers.

Vienne est la ville capitale des pays héréditaires qui appartiennent à la maison d'Autriche; elle est le siège de l'Empire, située sur un bras du Danube au milieu d'une plaine la plus belle, la plus étendue et la plus fertile que l'on puisse voir. Elle est le siège d'un Evesque; ses rues sont très belles larges, longues, droites et ont assez de simétrie; les batiments sont fort elevés; elle est remplie d'une grande foule d'habitants et de quantité de noblesse et de personnes de qualité qui ont tous de superbes palais. Le quartier des ambassadeurs est le plus beau de tous les quartiers de cette ville; elle est grande comme Lyon, et peuplée à

proportion comme Paris; l'on y voit toutes sortes d'ouvriers marchands et artisans, il y a plusieurs belles places; celle qui l'est davantage et la plus spacieuse est la place du marché neuf, au milieu de laquelle sont deux fontaines; et vis à vis est le collêge des Jesuites, le plus celebre de tous ceux de l'Allemagne. Ces peres sont tous puissans auprès de leurs Majestés Imperiales. L'on y remarque quantité de belles eglises, paroisses et monasteres. La cathedrale est très magnifique, elle est dédiée à S[t] Estienne premier martyr, son grand autel est tout de marbre gris et rouge. Le tableau de cet autel est admirable; les autres qui font le tour du choeur et qui représentent le martyre de ce saint sont aussi très excellens. Les chapelles sont belles particulierement celle du saint sacrement et de la sainte Vierge, dont l'image est estimée miraculeuse. La chaire où l'on presche est un ouvrage rare par sa sculpture et ses ornemens: elle est d'une grandeur et d'une beauté qui surpassent tout ce qui se peut voir en ce genre de plus remarquable. L'admirant comme une chose rare, on me dit que c'etoit le plus habile sculpteur de son siecle, lequel

ayant mérité la mort s'offrit de faire un chef d'oeuvre si pour recompense on vouloit luy sauver la vie et le mettre en liberté, ce qui lui fut accordé, et il fit cette chaire: son ciel ou son dais a plus de quarante pieds de hauteur; j'y ay remarqué plus de 30 figures de trois à quatre pieds de haut; la chaire en a aussi un grand nombre, le tout de bois couleur de genievre sans dorure ny peinture, et une foule de jolis ornemens. Cette Eglise est extraordinairement sombre à cause de ses vitres de couleur. Le grand portail a deux tours faites en forme de clochers dont l'une n'est pas achevée, et l'autre qui est parfaite approche fort de celle de Strasbourg, mais elle n'est pas si haute ni si ornée: cependant elle est une des plus belles que l'on puisse voir. La derniere fois que les Turcs se rendirent maitres de cette ville ils poserent en haut de ce fameux clocher un croissant de cuivre doré, et quand ils la rendirent, ils obligerent les Allemands d'y laisser ce croissant; mais depuis le dernier siège qu'ils furent obligés de lever assez honteusement, on osta ce croissant, et on y mit à la place un globe doré avec une croix dessus.

Quand je passai par cette ville en allant en Pologne je vis ce globe doré et cette croix qui n'y étoient plus à mon retour parce que le vent les avoit brisés, ce qui donna lieu à messieurs les astrologues de dire que cela pronostiquoit quelqu' accident funeste pour l'Empire; l'evenement vérifiera la prédiction. Les dehors de cette Eglise sont enrichis d'une prodigieuse quantité d'ornemens; il manque une belle place devant ce superbe édifice. J'oubliois que j'ai remarqué une très belle tribune où leurs Majestés Imperiales viennent entendre la messe et le service divin sans que personne les voyent, car c'est la coutume d'Allemagne que leurs monarques se montrent rarement au peuple; cepéndant l Empereur d'aujourd'huy vient tous les vendredis dans une place de la ville, où est au milieu une figure de la Vierge assez belle, enfermée d'une balustrade de fer: là il se met à genoux l'espace d'une demie heure pour y faire ses prières. Comme il est fort aimé de ses peuples, il s'y trouve une foule de personnes de toutes sortes d'etats qui ont un très grand empressement de le voir. Les plus belles Eglises après la cathedrale sont les Augu-

stins, les Jesuites, saint George, notre Dame de Lorette qui est la dévotion de la ville; il y a un très bel arsenal. Cette ville est assez en figure ronde, fortifiée seulement de bastions et bons fossés, mais sans dehors. Les portes de la ville se ferment en tout tems au soleil couchant, ses fauxbourgs sont admirables; depuis la levée du dernier siège, ils ont été rebatis tout neufs par simetrie et éloignés de la ville de plus de 200 toises par un glacis très propre.

Le Palais de l'Empereur est fort ancien, ses batimens sont irréguliers; il y a deux cours, la premiere où l'on entre est fort spacieuse, ses batimens nouvellement rebastis sont assez de simetrie. L'attaque des Turcs étant de ce costé là, cette cour fut reduite en cendres. La seconde cour qui est celle où l'Empereur demeure est si petite qu'à peine y voit on clair; quatre gros pavillons l'offusquent entierement; ses appartemens sont assez beaux, et passablement meublés. Je vis leurs Majestés Imperiales dans leur carosse, ils alloient à la chasse; le Roy d'Hongrie étoit dans un autre carosse. Toute cette suite Imperiale consistoit en une vingtaine de seigneurs à cheval et

autant de gardes à pied avec une hallebarde sur leurs épaules en façon de couperet de cuisine. Ces derniers ressembloient plutot à une compagnie d'archers de l'ecuelle, qu'à des gardes d'un Empereur. Tout ce cortege marche à l'allemande, c'est à dire très gravement. L'on ne crie point comme en France vive Le Roy; mais tout le peuple garde un grand silence; il n'y a ni tambours ni trompettes, ni timbales. L'Empereur comme vous scavez s'appelle Leopold premier du nom, et de baptême Francois, Balthazar, Joseph, Felicien. Vous scavez aussi qu'il est remarié en troisieme nopces en l'année 1677. Sa derniere femme s'appelle Marie, Magdelaine, Therèse, Eleonore. L'Empereur est de petite taille, le visage long et blanc, les levres très grosses principalement celle de dessous, les cheveux noirs et fort longs, le haut du visage très beau le reste n'est pas de mesme; il aime fort la chasse et la musique et a un grand soin des affaires de son Etat. En un mot ce prince est pieux, honneste, civil et prudent. L'imperatrice est grande, mais elle n'est pas belle; on la tient fort entestée contre la nation Françoise et critique jusqu'à l'excès.

C'est pourquoy les princesses et les grandes dames ne lui rendent visite que deux ou trois fois l'année, et pour cela elles gardent de certains habits de grisettes, afin de paroitre ces jours là devant elle, car si elles étoient vetues de riches étoffes, elle leur ordonneroit de les quitter, et de ne les jamais porter. L'imperatrice est vestüe très simplement, toujours un grand chapelet à la main. L'Empereur et elle ne mangent jamais en public que deux ou trois fois l'année; il n'y a que les peres Jesuites qui font continuellement compagnie à leurs Majestés Imperiales, jouant avec elles à de petits jeux honnestes, comme à la boule, aux echecs, au triquetrac, etc. etc. Le Roy de Hongrie a à présent 12 ans; il est très petit, le visage beau et de figure ronde, fort blanc, les levres vermeilles, celle d'en bas un peu grosse, annexée à la maison d'Autriche, les cheveux tirant sur le roux et quelques petites taches de rousseur sur le visage. Pour les autres enfans je ne les ai point veus. Il y a en cette ville toutes sortes de nations, quantité de carrosses qui roulent dans les rües, à proportion comme à Paris, les Juifs y sont puissants, les Fran-

çois sont en petit nombre en comparaison des autres nations; il y en a cependant de fort riches.

Je partis de cette ville sur les trois heures après midi; je pris un passeport de l'Empereur et passai dans la Moravie, les lieux les plus considérables que je vis, ce fut Brinn, ville passable, delà j'entrai dans la Silésie où je couchay à Troppau, ville jolie, Ratisbor, belle et grande ville; en entrant dans cette ville un grand Seigneur allemand étoit à une des fenestres de son chateau qui est à la porte de la ville; il m'envoya un de ses pages me prier de venir diner avec lui; j'y fus; il me prit au commencement pour un Italien, mais connoissant que j'étois François, comme il avoit servi plusieurs années en France, il parloit assez bien françois; après avoir oui la messe dans la chapelle de son chateau qui est très magnifique, il me fit voir son palais qui est très beau, situé à l'angle de deux rivieres; ensuite je saluai Madame son Epouse qui passe pour une des plus belles femmes de l'Allemagne; comme elle ne scavoit point le françois nos complimens furent fort courts de part et d'autre; estant à table le seigneur du logis me de-

manda si j'avois passé par Strasbourg; je lui repondis que j'y avois passé, il me dit le Roy de France, à ce qu'on dit, l'a fait fortifier, mais, malgré tous ses travaux, à la campagne prochaine nous la reprendrons en passant. Je le crois, Monsieur, lui repondis-je, mais ce ne sera pas sans peine, et lui fis ensuite la description des fortifications de cette ville. Comme il est parent d'une princesse qui tient un haut rang à la cour, je tais son nom, il nous dit quantité de jolies choses injurieuses contre la nation françoise n'épargnant pas même les testes couronnées; je ne pus m'empêcher de soutenir ma nation, et dis même quelque chose assez fort mais toujours respectueux que calma la bilieuse et chagrine éloquence de ce seigneur; après le diner je pris congé de lui, et remontai dans ma calêche; je fus à Oppelen, Lublinist, petites villes, cette derniere est frontière de la Pologne. Depuis cette ville jusqu'à Varsovie je n'en ai pas rencontré une seule qui mérite le nom de village de France soit pour la pauvreté, la saleté et la grossierété, appanage annexé à la nation des Polacres. Nous essuiames une terrible tempête à six lieues de Varsovie, de mes jours je n'en vis

une telle, la gresle qui tomboit étoit grosse comme des oeufs d'oye et le vent si impetueux que nous trouvames après que cette tempête fut passée plus de deux mille saules, gros comme trois hommes, déracinés, et plus d'un tiers d'une petite forest de sapins tous renversés la racine en haut, quantité de maisons abattues, tous les bleds de la campagne hachés par petits morceaux; par bonheur pour nous lors que cette tempête commenca, nous trouvames un cachemart ou hotellerie où nous nous réfugiasmes; Varsovie s'en sentit aussi, car plus de trente maisons du fauxbourg par où nous entrames étoient toutes decouvertes, les chevrons brisés, et les poutres renversées. Cela arriva le 13 juillet 1688, sur les quatre heures du soir; vous remarquerez en passant que les jours en été sont bien plus longs en Pologne qu'en France. Il fait jour jusqu'à onze heures du soir, et il commence dès une heure après minuit. Ainsi il n'y a presque point de nuit, et l'on voit toujours l'horison du soleil et son couchant; ce qui n'est pas en hiver, les jours sont bien plus courts qu'en France, à huit heures du matin

il ne fait pas jour et dès les 3 heures après midi il est pleine nuit.

Nous arrivâmes à Varsovie sur les 8 heures du soir. La Reine en sortoit pour retourner a Villanouf, qui est proprement le Versailles du Roy, elle couche rarement à Varsovie à moins que ce ne soit les veilles de grandes festes, où elle passe la nuit et le jour chez les Religieuses du Saint Sacrement qu'elle a fondées; un de ses officiers me reconnut; c'étoit le sieur Crougoulesky son Ecuier, il m'aborda, et après m'avoir salué, il piqua son cheval et fut avertir la Reine de mon arrivée; il revint sur ses pas par ordre de sa Majesté pour me marquer un logis et soupa avec moy. Il parloit assez mal françois mais le latin supplea au defaut. Il me marqua l'empressement que la Reine avoit de me voir. Le lendemain matin il me conduisit à Villanouf, où en chemin il fit encore une tempête si furieuse que le carrosse à six chevaux où nous étions et le cocher pensames verser par l'impétuosité de la gresle et du vent. Il fallut s'arrêter au milieu d'une rase campagne, et laisser passer cet orage.

Je saluai la Reine lors qu'elle venoit à la messe dans sa chapelle, elle me temoigna beaucoup de joie de mon heureuse arrivée. Comme le Roy étoit allé à la chasse ce jour là je ne pus lui faire la reverence qu'au soir, il me temoigna beaucoup de bonté et d'honnesteté me demandant des nouvelles de la France et de notre invincible Monarque; je restai à Villanouf un mois entier.

Villanouf est un village à trois lieues de Varsovie appartenant au Roy d à présent, il y a fait bastir un chasteau qui est comme j'ai dejà dit son Versailles, il y fait ordinairement sa demeure quand il ne va point en voiage, c'est un colifichet en gentillesse. Les appartemens sont très beaux et très superbement meublés. Il y a une infinité de riches bijoux dont on lui a fait présent, les dehors sont ornés de figures de stuc en bas reliefs. Ce chateau n'a que l'étage d'en bas. Le Roy, la Reine et les princes seuls l'habitent, s'il étoit achevé et avoit un second étage, ce seroit la pièce la plus rare de Pologne. Ses jardins sont mediocres en ornemens et en grandeur, la plupart en terrasses et des quarrés d'eau; il n'y a point de couvert; aux deux coins de son parterre sur la grande

terrasse sont deux petits pavillons en forme de lanternes tout en rocailles très jolis, c'est là où le Roy se retire le matin pour s'habiller en été et decouvre de ces endroits tout ce qui se passe dans son jardin sans être apperciie; l'incommodité de ce jardin en été sont des cousins et des mouches qui y sont en si grande quantité qu'il est presqu'impossible d'y passer cette saison sans souffrir beaucoup; il y a aussi de très beaux vergers d'arbres fruitiers, chose rare en Pologne les fruits n'y étant pas communs à cause du climat qui est très froid; il y a des loups apprivoisés dans la cour du chateau qui couchent avec les chiens de chasse et vont chasser avec eux; ils s'accordent très bien ensemble excepté qu'ils veulent toujours être les maitres des chiens; il y a aussi des ours familiers qu'un seul enfant de douze ans mene dans les campagnes et par les villes. Ce païs en est très rempli; ils font leur séjour dans les forets, s'enfuiant des hommes quand ils les appercoivent.

Le village de Villanouf n'est pas de 30 feux, les maisons y sont fort mal baties, l'Eglise que le Roy a fait faire depuis peu est assez pauvre et le curé de cette paroisse

n'a que 200 L. de rente monnoyé de France; Je suivis la cour dans la Russie Noire païs du Roy d'aujourd'hui, nous y passames tout l'été jusqu'après la Toussaint. Nous partimes de Villanouf sur les 1 heure du soir et fusmes coucher à Goura.

Goura est une espece de ville à cinq lieues de Villanouf qui appartient au fils ainé du Roy, le Prince Jacques. Je nomme ce lieu espece de ville; car l'endroit est grand et bien rempli de maisons et d'habitants; elle n'est point fermée, son fondateur qui étoit un Evêque de Kiouie est mort trop tost pour sa perfection. Il y a sept ou huit ans qu'à sa mort il la donna au Prince Jacques; son chateau est très beau, grand et fort élevé, belle cour, le tout bati sur la croupe d'une montagne sur le bord de la rivierre de la Vistule. La beauté de cette ville consiste en ce que ses rües sont très larges. Dans son enceinte on y remarque plus de 20 chapelles dont chacune représente un des misteres de la passion du Fils de Dieu, en figures de relief peintes dorées et de grandeur d'homme très bien faites, toutes ces chapelles sont couvertes d'un petit dome d'ardoise. Si cette ville avoit des murs son circuit seroit

près de deux lieues de France; les chapelles sont si éloignées les unes des autres qu'il faut trois quarts d'heure pour y aller. Cet Evêque y a fait batir une très belle paroisse et plus de six superbes monasteres tant d'hommes que de femmes. Il ne fait jamais crotté dans cette ville, car ce sont tous sables. Le chateau du Prince n'a point de jardin à-cause de sa hauteur. La Vistule le borne d'un costé et la ville de l'autre. De Goura nous fumes à Zoulkiuf.

Zoulkiuf est une ville qui appartient au Roy d'à présent, bien de feu Madame sa mere, elle est passablement grande pour une ville de Pologne, il y a une magnifique Eglise qui est sans contredit une des plus belles de la Russie Noire tant pour son batiment que pour ses ornemens. Il y a dans son choeur deux tableaux des plus grands qui se soient jamais faits, lesquels représentent les conquetes que ce monarque d'aujourd'huy a remportés sur les infidèles avant qu'il fut Roy et depuis son elevation sur le trosne. Son pere et sa mere sont inhumés dans cette Eglise dans des sepultures de marbre noirs et blancs très superbes avec des ornemens de bronze dorés. Comme aussi

plusieurs de Messieurs ses parents dont les Epitaphes sont avantageuses à leur mémoire. Ce sont des chanoines qui deservent cette Eglise. Le chateau de leurs Majestés est très beau et très grand bati de pierres et de briques, aux 4 coins sont 4 domes faits à la Turque, couverts de fer blanc doré dont les girouettes sont les armes du Roy. Il y a un jardin, quoique petit pour un si grand Palais qui est assez joly, une petite rivierre passe dans le milieu, qui ne sert pas peu à son embellissement, les bains sont sur cette rivierre, au milieu du jardin qui consistent en des pavillons; les dedans et les dehors sont de fayence, l'on y va par un grand pont de bois dont le milieu où sont les bains est en forme de demie lune. Au pied de ce jardin, il y a une montagne assez escarpée, et sur la croupe l'on y voit une lanterne ou donjon à trois étages qui decouvre toute la campagne qui est une veüe enchantée. C'est là l'endroit où le Roy va faire souvent collation avec ceux qu'il honore de sa confidence. Monsieur le Marquis de Bethune, Ambassadeur de France, son beaufrere, est souvent du rendez-vous: il se fait là de ces repas libres

où l'on mange beaucoup et où l'on boit encore davantage. Le Roy y a fait pratiquer un chemin pour monter en carrosse dans cette ville; toutes les maisons sont baties de bois comme dans la plupart des autres villes de la Pologne. L'on y voit encore un couvent de Dominicains dont l'Eglise est très belle par ses dorures et ses peintures; il y a aussi une Eglise de Russiens non réunis à l'Eglise Romaine et un Monastère de filles de cette même Religion qui est à la porte de la ville, ainsi qu'une belle synagogue de Juifs des plus belles de Pologne. Car vous devez scavoir qu'il y a dans ce royaume un tiers de Juifs sans lesquels les Polonnois pourroient assurement bien mourir de faim, ceux ci étant très faineans, et ceux là fort laborieux. Il y a toujours en été et en hiver deux pieds de boue dans les rues qui ne sont point pavées, le pavé étant rare dans la Pologne. Le parc du chateau est très grand, il est hors de la ville quoique son chateau soit dedans qui fait une cloture de la ville. La moitié est en arbre, l'autre moitié en prairies remplies d'une infinité de bêtes fauves comme cerfs, biches etc. etc.; il est fermé de cloisons de

bois. Cette ville est située dans un très agreable païs, ses fontaines qui y sont en abondance, dont les eaux sont admirables chose rare en Pologne, j'oubliois de vous dire que dans toutes les villes de la Pologne il y a au milieu de chacune un marché en quarré, ce qui fait qu'elles ressemblent assez les unes aux autres, comme aussi leurs enceintes sont de bois, excepté celle dont je parle, et quelques autres dont les murs sont en partie de bois et de briques: pour celles de Varsovie et de Cracovie elles sont fermées de pierre. Nous allames delà à Jouarouf.

Jouarouf est une ville approchante de celles dont je viens de parler; elle est une starostie ou petit gouvernement que la Republique a donné au Roy, et à tous ses descendants en ligne directe: sa famille éteinte, elle retournera à la république; son Eglise est très petite et très pauvre, mal ornée et fort malpropre, batie de bois.

Dans cette Eglise, comme par toutes les autres de Pologne sans en excepter aucune, il y a des orgues. Le chateau du Roy quoique bati de bois est fort joly dehors et dedans. Il est grand, et même de defense

contre les courses des Tartares. Son jardin, est le plus regulier et le plus beau de toute la Pologne. Les Bains sont dans le milieu d'un grand quarré d'eau où l'on va par un pont en bois; ils sont très beaux et très agreables; c'est l'endroit où demeure le Prince Jacques quand il suit la cour; l'on y voit aussi une très belle grotte, quantité de jets d'eau, de grands bassins et quarrés d'eau, de très beaux parterres, des allées à perte de veüe, de grands vergers, des salles d'arbres, plusieurs perspectives, des berceaux d'une grande longueur, une certaine attrappe sur un pont pour jetter ceux que l'on veut dans l'eau sans qu'ils s'en apperçoivent, de grands potagers et de belles terrasses. Attenant ce jardin il y a un étang d'une prodigieuse grandeur, son circuit a près de trois lieues de France, remply d'une infinité de poissons: il rend au Roy chaque année 12000 L. de rente. Dans le milieu de cet étang l'on voit une butte de terre où l'on a bati une jolie lanterne, un petit bois autour. Il faut un bateau pour y aller: tout cela paroit si éloigné sur le bord, qu'à peine peut on distinguer ce que c'est, tant cet etang est vaste et grand, trois rivierres se

jettent dedans: ce sont les juifs qui le tiennent à ferme, on ne le pêche que tous les 3 ans. J'en vis faire la pêche devant le Roy pendant que j'y étois, l'on en tira des poissons monstrueux. Il y a aussi dans cette ville un couvent de Dominicains qui est peu de chose, une Synagogue de juifs très belle quand elle sera achevée une Eglise de Russiens non réunis assez passable; toutes leurs Eglises sont semblables, elles sont composées de trois petits dômes. Le premier en entrant est le lieu où se mettent les femmes; il est fermé d'une balustrade. Le 2. est pour les chantres et les hommes. Le 3. est le sanctuaire où repose le saint Sacrement; il est fermé d'une muraille où il y a trois portes, toutes trois inegales; celle du milieu est assez grande en forme ronde où il y a deux battans, celle à la droite est très basse et petite quarrée, et celle de la gauche un peu plus grande aussi en quarré; par celle du milieu l'on voit le prêtre. Les Eglises sont pleines de dorures et de peintures, le tout en tableaux et jamais en relief. Ce que je dis d'une de leurs Eglises se doit entendre de toutes les autres.

Nous allâmes sensuite à Vissoka.

Vissoka est un petit village celebre par son château qui est grand et très beau bati de pierre revestu dehors et dedans de fayence, et un très beau jardin bordé d'une très belle forest. Il y a une petite Eglise Catholique et une de Russiens réunis à l'Eglise Romaine. Cette terre appartient à la Reine. Ce château est proche d'une ville qu'on appelle Hieroslave qui est une principauté sur laquelle la Reine tire son douaire de feu son premier mari, le prince des Amoches. Lorsque nous étions en ce château on nous donna une alarme à dix heures du soir; que deux mille tartares éstoient à une lieue proche de nous; cela nous épouvanta d'autant plus que le Roy étoit à plus de 20 lieues de nous. La garde de la Reine consistoit en vingt Soldats, de quelques Officiers et peut-être une centaine de personnes tant hommes que femmes. La Reine fut si resolüe qu'elle ne voulut point sortir de son château pour s'enfuir à Hieroslave à une lieue d'Allemagne de crainte d'épouvanter toute sa cour. L'on fit garde toute la nuit et ceux qui n'étoient pas de profession à se défendre étoient dans la chapelle du château qui est admirable en toutes choses soit par sa grandeur soit par ses orne-

mens. C'étoit un desordre terrible dans tout le Palais et dans le village; les uns faisoient des paquets de leurs hardes et les cachoient dans la terre, les autres s'enfuioient dans la forest; ceux-ci crioient et demandoient misericorde à la bonté de Dieu, ceux-là avoient la crainte de la mort peinte sur le visage; il n'y eüt que la Reine seule qui fut intrepide; elle eüt besoin de tout son courage en cette rencontre pour rassurer tous les esprits. Elle ordonna que tout le monde du château se tint en repos et attendit le secours du Ciel; il ne nous manqua pas par les prieres de cette vertueuse Reine. L'on éxposa cette nuit dans la chapelle le très saint Sacrement de l'autel et nous la passames en prieres. Heureusement pour nous ces infideles prirent une autre route et nous laisserent en repos. Si par malheur ils fussent venus jusqu'à nous, ils auroient enlevé la Reine, toute la famille royale et nous autres sans aucune difficulté, car ce château n'est pas encore fermé de murs; 200 tartares l'auroient nétoyé d'habitans, et surement nous aurions mal passé notre tems avec ces barbares. La maniere dont ils traitent les peuples qu'ils emmeinent, est qu'après avoir mis le

feu partout, et pillé tout ce qu'ils rencontrent, ils attachent sous le ventre de leurs chevaux un homme ou une femme scavoir les deux pieds à la crouppe, la main droite à la pomme de la selle, et avec la gauche il se faut tenir à cette selle; ceux qui ne peuvent pas être attachés de cette façon, n'ayant pas assez de chevaux, ils les chassent devant eux comme un troupeau de moutons à grands coups de foüet; ceux qui ne peuvent pas suivre sont tués à coups de sabres; ils emmeinent jusqu'aux enfants dans le berceau et les mettent dans leurs robbes proche leur estomac, montés sur leurs chevaux; les vieux et les vieilles sont égorgés comme personnes inutiles et le desastre de tout cela c'est qu'il n'y a jamais d'esperance de retour.

Comme j'ai été à Hieroslave je vas dire ce que j'en ai remarqué.

Hieroslave est une ville de la Russie mediocrement grande; elle est assez pasable pour les batimens qui sont la pluspart de pierre, ses murs sont bons et peuvent resister aux Tartares. Elle est recommandable par ses foires qui apportent un grand denier à la Reine. Il y a dans cette ville plusieurs belles parroisses, deux Couvents de Jesuites,

dont l'un est très magnifique, plusieurs autres de Religieuses; en particulier un de Carmelites qui ont un retable d'autel admirable, et des plus riches ornemens de l'Europe qui leur ont été donnés par des Roys et des Reines de Pologne; cette ville quoique située sur une hauteur est toujours très boüeuse même en été, elle n'a qu'un fauxbourg qui est presque aussy grand que la ville. Le Roy y vint trouver la Reine après qu'il y eut resté près d'un mois à Zistoka, et trois jours après toute la cour retourna à Varsovie pour la Diette, par le chemin que nous étions venus; comme l'on s'arrêta encore bien du tems à Javarouf et Zoulkiuf nous souffrimes beaucoup du froid. La saison étant bien avancée, nous arrivasmes à Varsovie le jour de la Diette le 18. Decembre 1688.

Varsovie est la Capitale de la province de Mazovie, il y a un palatinat de ce nom; c'est à deux lieues de cette ville que l'on tient les Diettes à cheval pour les Elections des Roys. Elle est le séjour ordinaire des Roys, elle est fort petite, enceinte de très mechants murs de pierre, aussi n'est elle proprement que la demeure des marchands. Toutes les Eglises sont dehors excepté celle des Do-

minicains qui est très belle, des Carmes et des Jesuites qui sont peu de chose. Ces derniers y ont un college qui n'est rien de considerable; il y a aussi une commanderie. Toutes les autres Eglises au dehors de la ville sont au nombre de 22. Le château du Roy est proche des murs de la ville. Il n'y a rien de remarquable dans cette ville; les maisons sont de pierre assez mediocrement baties. Il y a proprement deux villes scavoir la ville et la ville neuve, dans cette derniere qui n'est point fermée de murs sont les Dominicains, la Commanderie et le monastère des Religieuses du St. Sacrement, Religieuses françoises que la Reine d'àprésent a fondeés. Leur Eglise n'est pas encore achevée, elle sera très belle il y doit avoir un dôme, leur couvent est petit, mais fort commode. La Reine fait venir de temps en tems des filles de France pour remplir ce monastère, le tout à ses depens soit pour leur voyage, leur entrée en Religion et leur pension; pendant mon séjour à Varsovie je fis connoissance avec deux Capucins François dont l'un s'appelloit le pere François des Stigmates de Paris, et l'autre le frere Ange de Paris, je fus surpris de voir deux Capu-

cins si éloignés de leur pays et en même tems si considerés de leurs Majestés Polonnoises. J'appris que le frere Ange étoit déjà venu une fois en Pologne il y avoit environ 12 ans pour guérir la Reine de Pologne d'une dangereuse maladie et qu'elle s'étoit bien trouvée de ses remedes, ce qui avoit été cause que se sentant attaquée d'une autre infirmité, dans l'anné e1688, elle lui avoit écrit elle même une lettre si engageante pour l'obliger à revenir une seconde fois en Pologne qu'il ne lui fut pas possible d'y resister. Tout Paris scait la grande réputation, que ce religieux a depuis 30 années par les fameuses cures qu'il a faites, depuis les premieres personnes de qualité jusqu'aux moindres; sa charité etendant aussi bien son zele sur les uns que sur les autres. Toute la France connoit assez son mérite sans en faire icy l'eloge; l'estime où il est encore aujourd'hui en est une preuve evidente; aussi l'on peut dire que le second voyage qu'il a fait en Pologne pour cette Souveraine n'a servi qu'à augmenter sa reputation puis qu'il y a laissé cette princesse parfaitement guerie, et que depuis son retour à Paris; il m'a montré des lettres qu'elle lui a écrites elle

même remplies de remercimens et de reconnaissance des obligations qu'elle lui a, ne se servant que de ses seuls remedes, qu'il lui envoye de tems en tems. Frere Ange est un religieux très sage et très honneste, qui a beaucoup d'esprit et de discernement, très exemplaire dans sa conduite, prudent dans l'application de ses remedes, et ne risquant jamais la vie de ses malades, liberal, genereux et très charitable envers les pauvres, puis qu'il n'y a point de semaine qu'il ne donne à un très grand nombre les secours qu'ils exigent de lui; il est d'une taille plus petite que grande, il a bien près de soixante ans: je l'ai trouvé grand religieux et fort honneste homme; je fis particulièrement habitude avec son compagnon le pere François des Stygmates; je fus surpris d'entendre un nom si singulier, et lui en demandai l'explication. Il me dit que feüe madame la Duchesse de Vandosme, femme de César de Vandosme, lui faisant honneur d'assister à sa prise d'habit aux Capucins du fauxbourg St. Jacques le jour qu'on solemnisoit la fête des Stygmates de St. François lui donna ce nom. Il est l'unique de son ordre qui le porte. C'est un homme qui marque avoir de l'esprit; il peut

avoir un peu plus de 40 ans, son air est modeste, son humeur est douce et sa conversation, sans sortir du caractère qui lui convient, est agréable; il n'est ni grand ni petit, le poil blond, le teint blanc, la bouche petite et vermeille; les yeux tirant sur le bleü, il est naturellement melancolique; mais en compagnie il ne le paroit pas; un de ses talents est la prédication, je l'entendis prescher à Varsovie le jour de la Purification aux Religieuses Françoises du St. Sacrement, à la vesture de six filles Françoises qui prenoient l'habit.

Leurs Majestés, la famille Royale, les princes, les princesses, les Palatins, les Palatines, les Senateurs et Senatrices et tous les grands Seigneurs du Royaume assisterent à cette Ceremonie et entendirent son sermon. C'étoit sans doute le moment le plus avantageux à un prédicateur pour avoir tout le plus beau monde de l'Etat de Pologne, la Diette étant assemblée ce qui ne se trouve pas dans un autre tems, ou tous les grands Seigneurs sont dans leurs Palatinats et leurs Seigneuries; il fit l'application dans son sermon des sacrifices que la St. Vierge faisoit en ce jour, à ces jeunes filles qui se sacrifioient à son imitation par l'entrée

de la Religion, et en finissant son sermon il fit un compliment au Roy et à la Reine aussi juste et aussi joly que j'en ai jamais entendu; je le trouvai si beau que je le priai de m'en donner une copie.

Je crois Monsieur que vous ne serez pas faché de le lire. Le voici mot pour mot; il terminoit le discours.

Sacrées Majestés devant qui j'ay l'honneur de paroistre pour la premiere fois. Ces vérités chretiennes que je viens d'annoncer ne regardent pas moins les testes couronnées que le reste des mortels, parce que plus on est eleve au dessus des autres plus on doit être soumis à Dieu; plus on doit être chrestien; c'est sur la fidélité aux maximes du christianisme qu' est fondée la solide gloire des Souverains du monde, et je ne croirais pas Sire, avoir des louanges à vous donner si vostre piété singuliere envers Dieu et votre zele admirable pour la religion ne vous rendoit aussi juste et sainct que puissant et glorieux. Car enfin je l'avoüe, c'est beaucoup, c'est même le comble de la gloire humaine d'avoir, par une suite prodigieuse de victoires remportées sur les plus redoutables ennemis du nom chretien, conservé dans

toute sa splendeur, ce Royaume tant de fois attaqué par leur violens efforts; d'être monté sur le trosne par les dégrés de son propre mérite, qui engagea tous les Electeurs à lui donner par inclination leurs suffrages qu'ils connoissoient lui être deüs par justice, de s'être sur le trosne montré autant le pere que le Souverain des peuples, toujours équitable, sage, vaillant, moderé, bon, magnifique, et orné de toutes les rares qualités qui forment les heros; d'avoir traversé de vastes païs pour aller avec un nombre assez mediocre d'officiers et de soldats, arracher la victoire presque assurée des mains de plusieurs centaines de milliers de Turcs prêts à entrer triomphans dans la ville de Vienne, et à pénétrer ensuite jusques dans le coeur de l'empire pour le desoler; adjouteray-je Sire, d'avoir scëu se choisir pour Epouse, une princesse du sang François, digne par ses rares qualités et avantages de corps et d'esprit de l'admiration et des voeux de tout l'univers, laquelle a eu le bonheur de donner à ce Royaume des Princes si parfaits, et une jeune princessé si accomplie en toutes choses qu'on les en peut nommer l'ornement et la gloire. Tout cela, Sire, est grand, tout

cela a rendu le nom de vostre Majesté celebre à toute la terre et le rendra desormais immortel à la postérité, mais ce qui doit principalement établir sa constante gloire, est l'attachement inviolable aux interets de Dieu, et son application singuliere à devenir un Roy encore plus juste et saint que glorieux et triomphant. Ce merveilleux zele de vos Majestés à faire adorer Dieu en esprit et en vérité dans votre Royaume par des Religieuses qu'elles ont tirées des païs étrangers, marque assez qu'elles sont penetrées des veritables sentimens du christianisme. Plaise au Dieu de misericorde de vous les conserver, de repandre sur toute votre famille Royale ses plus abondantes bénidictions de vous accorder des jours longs et heureux, de donner de favorables succès, à toutes vos justes entreprises, d'affermir pendant des siecles perpetuels votre illustre posterité sur le trosne que vous remplissez avec tant de gloire et d'ajouter après cette vie aux couronnes éclatantes que vous portez d'autres couronnes, plus incorruptibles, une gloire immortelle que je vous souhaite au nom du Pere et du Fils et du Saint Esprit.“

Son compliment fini, le Roy luy fit trois

reverences le bonnet à la main, et la Reine trois inclinations de teste, et plusieurs autres grands Seigneurs le complimenterent en sortant de chaire. Je remarquoi que quand ce pere vint à toucher dans son compliment l'article de la levée du siege de Vienne, les larmes tomberent des yeux du Roy, je ne sais pas par quel motif, peut-être que la joie y avoit bonne part.

Revenons maintenant à la description de la ville de Varsovie.

Sa principale Eglise est consacrée sous le titre de Saint Jean Baptiste, l'on y chante jour et nuit le Laus perennis. C'est un chapitre qui pour prevost à un Evesque dont j'ai oublié le nom; cette Eglise est très grande et très bien ornée; cependant elle ne peut être mise au nombre des beaux édifices. Elle tient aux murs de la ville. Le château du Roy est tout proche et l'on y va à couvert par une grande galerie; ce château est très grand, ses batimens sont irreguliers; la cour est très vaste, elle tient plus de 60 carrosses à six chevaux, et une grande foule de peuple avec. Ce château est situé sur le bord de la Vistule dont la veüe et très belle. Les appartements du Roy et de la

Reine et des enfants de la famille Royale sont assez passables, soit en dorures, peintures et sculptures; le tout à l'antique. Les tappisseries sont des plus riches et des plus belles du monde. Les Polonnois les ont acheptées de Cromvel en Angleterre. Il y a une salle en galerie des plus grandes de l'Europe pour joüer les comedies. Elle est nüe et sans ornemens; son theatre ressemble plus à celui des farceurs du Pont neuf qu'à celui du Louvre d'un Roy. Les comediens sont italiens; les pièces qu'ils jouent ont une parfaite ressemblance au theatre; mais tout cela passe pour admirable en Pologne. Il y a pour entrer dans la cour du château trois portes qui en font le plus bel ornement, les batimens sont fort elevés mais irréguliers. Il y a encore une autre cour plus petite et mal faite où logent tous les officiers de leurs Majestés: ne soyez point surpris si la ville de Varsovie est si petite, car toute sa grandeur consiste en ses fauxbourgs qui sont de plus d'un quart de lieue de long. C'est dans ces fauxbourgs où logent les grands Seigneurs, tous dans de superbes et magnifiques châteaux; ainsi si tout cela étoit ramassé ensemble Varsovie seroit plus grand

que Lyon. L'on y voit aussi de très belles Eglises, entre autres les Franciscains ou Bernardins de la reforme de St. Bernardin Religieux de St. François d'Assize, les Augustins, les Carmes, les Bony fratelly, les Piarum Scolarum et la paroisse St. Croix; il y aussi un monastère d'une espece de Jacobins que l'on appelle les Moscovites, cet endroit est le lieu où un grand Duc de Moscovie pris dans une bataille par les Polonnois fut mis en prison; y étant mort de maladie, il y fut enterré. Il y a aussi un nouvel etablissement de Capucins, que le Roy d'àprésent a fait venir de la province de Gennes. Leur Eglise est très belle, leur couvent n'est pas encore commencé, ils ont un admirable et très grand jardin. C'est le Roy qui en a fait toute la dépense, il les vouloit renter, mais, comme ces bons peres conservent un zele inviolable pour la pauvreté Evangelique, ils ont prié sa Majesté de les laisser vivre à leur manière, d'aumosne et sans aucun autre revenu que la charité des peuples. Dans un de ses fauxbourgs l'on y voit le Palais Casimir que le Roy d'àprésent a eüe de feüe la Reine de Pologne Louise Marie; il est le plus beau pour le dedans de tous ceux de la ville,

comme la Reine ne s'y plait pas parceque la Reine Louise y est morte, cela fait que leurs Majestés n'y vont jamais; le jardin est assez beau et bien entretenu. Ce château et son jardin sont situés sur le bord de la Vistule. Toute cette ville et ses fauxbourgs sont si remplis de boue en hiver que l'on ne peut marcher à pied à moins que de se resoudre d'en avoir jusqu'à la moitié des jambes. Les Polonnois ne s'en mettent guere en peine ayant tous des bottines de cuir qu'ils lavent en entrant dans le logis.

Parlons à présent du Roy.

Du Roy de Pologne.

Le Roy d'aujourdhui regnant s'appelle Jean Troizieme de l'illustre famille des Sobieski. Avant qu'il fut Roy, il étoit Palatin et Senateur grand maréchal et grand general des armées de la Couronne. Il fut couronné le second fevrier 1675. Toute l'Europe scait que son mérite l'a élevé sur le trosne. Ses grands exploits de guerre si funestes aux Turcs et aux Tartares, la fameuse victoire de Chotzin qu'il remporta sur les Musulmans tuant de sa propre main d'un coup de sabre le Bassa Soliman un des deux Generaux des Turcs, en sont des preuves conrain-

quantes. L'on peut dire aussi que la France l'a beaucoup servi pour son élévation.

Je ne puis passer sous silence une générosité qu'il fit paroistre le jour de son élection à la Royauté. Ayant plus de voix qu'il ne lui en falloit pour être Roy et sachant que quantité de Lithuaniens n'étoient pas contents de son élection et qu'il y en avoit beaucoup qui ne lui avoient pas donné leurs suffrages, il dit hautement devant toute la Diette à cheval, qu'il remercioit toute cette illustre assemblée de l'honneur qu'elle lui faisoit de l'avoir éleüe pour son Roy; qu'il ne le méritoit pas, et que connoissant que plusieurs n'étoient pas contents de son élection qu'il declaroit sincerement qu'il n'accepteroit jamais la couronne que tous sans en excepter un seul n'y consentissent; qu'ils étoient libres d'en élire un autre, et qu'ils lui feroient plaisir. L'on suspendit l'élection jusqu'au lendemain qui lui fut si favorable qu'il eut universellement toutes les voix. Toute l'Europe scait la belle action qu'il a faite depuis qu'il est Roy, lors qu'à la teste de son armée il alla delivrer la ville de Vienne, assiegée par plus de 200,000 Turcs qui prirent laschement la fuite au seul bruit de son arrivée.

Il épousa avant son avenement à la Couronne Marie Casimir d'Arquin, fille du marquis d'Arquin, capitaine colonel des cent Suisses de feü monsieur le Duc d'Orleans. Cette Princesse lui a donné plusieurs enfans, il y en a encore maintenant quatre de vivants trois garçons et une fille; nous parlerons d'elle et de ses enfants en un autre endroit. Revenons au Roy, son epoux. Ce monarque est l'homme des mieux faits que l'on puisse voir, il est d'une grandeur et d'une grosseur surprenante, ce qui est commun à la pluspart des Polonnois, très blanc de visage avec un vermeil charmant, les yeux bleux bien fendus, le nez aquilain, la bouche belle, les dents admirables, fort affable, généreux, très juste, doué d'une parfaite prudence et d'une piété singuliere. Il a infiniment d'esprit, grand theologien, philosophe mathematicien et historien. Il a une mémoire d'ange, parle parfaitement Latin, Polonois, François, Italien, Allemand, Turc et Tartare; au reste très prompt pour des bagatelles et très retenu pour les affaires de consequence. Il aime beaucoup l'argent, c'est pourquoi il est taxé d'être un peu avaricieux. L'on peut dire qu'il est la meilleure teste de son Royaume; il ne lui manque que l'autorité. Son

temperament est robuste et soutient facilement les fatigues. A présent il est si pesant qu'il ne peut plus monter à cheval; il aime fort les personnes de lettre et d'esprit, étudie encore beaucoup et est naturellement gay et railleur; il ne fait qu'un repas par jour qui dure depuis une heure jusqu'à quatre, il boit et mange prodigieusement et dort peu, il se leve ordinairement entre six et sept quoyqu'il se couche tard. Il est chevalier de l'ordre du Saint Esprit portant le Cordon bleu. Nostre invincible Monarque Louis XIV lui envoya le Cordon et la croix par monsieur le marquis de Bethune son beau frere, ambassadeur en Pologne. La croix de diamans est de cinquante mille écus; cet ornement luy sied très bien, il est ordinairement vestu d'une veste de brocard d'or ceinte d'une ceinture de diamans ; il a par dessus cette veste une coutouche, ou espèce de robbe fourrée de zibeline, cette forrure est estimée mille louis d'or, sur laquelle est la croix du Saint Esprit en broderie d'argent; une agraffe de diamans attache cette robbe vers la gorge; il porte un bonnet à la Polonoise doublé de zibeline avec un gros noeud de pierreries au dessus du front, un sabre à

son costé tout couvert de même et à sa main un haubouc ou marteau d'armes remply de pierreries. En un mot il a sur lui pour plus de 200,000 écus de diamans. Tous les Polonois sont vétus et armés de même à proportion de leur état et qualité.

Ce Roy aime fort son épouse et ses enfants principalement les deux cadets et sur tout la princesse sa fille. Pour son ainé, il n'a nulle amitié pour luy; j'en dirai le sujet en son lieu; voilà en général une partie des perfections, et des moeurs de ce monarque. Avant qu'il fut Roy il s'appelloit par excellence le grand Sobiesky; il est le plus riche Seigneur de son Royaume. Son tresor est à Marambourg qui contient plus de vingt millions; il possede une bonne partie de la Russie dont il est natif.

Icy vous remarquerez qu'aussitot qu'un Roy est éleü, il ne peut plus acquerir aucun bien, pas même achepter un arpent de terre. Il faut que je dise encore une belle action de nostre grand Sobiesky, avant qu'il fut Roy que l'on m'a raconté.

Donnant un jour une grande Bataille au grand Kam des Tartares, qui regne encore aujourdhui, il le prit prisonnier et le garda

du tems dans un de ses châteaux en Russie. Insensiblement, ils contracterent ensemble beaucoup d'amitié. Le grand Kam lui dit un jour: Sobiesky que veux tu pour ma rançon; il lui repondit qu'il lui en rendroit reponse dans quelques jours, lesquels étant expirés, Sobiesky le vint trouver en lui disant: Seigneur, tu scais que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir ton chagrin, et rendre ta captivité agréable. C'est aujourd'hui que je te veux montrer combien je t'estime. Voilà quatre mille hommes que je te donne pour te conduire dans tes états, va en paix et aime moi toute ta vie. Le grand Kam luy repondit: je t'assure Sobiesky que je me resouviendray de ta générosité tant que je regnerai et que je feray tout ce que je pourray pour te marquer ma reconnaissance; si jamais tu tombois entre mes mains, comme je suis aujourd'hui entre les tiennes, je te rendray la pareille; de plus je te promets que mes troupes n'incommoderont jamais les terres qui t'appartiennent; ce qu'il a si bien observé jusqu'à présent que jamais les Tartares ne font de courses sur les biens de Sobiesky: s'ils en font, c'est de son consentement afin d'appaiser les murmures

des Polonois, qui ont de la peine que ces infideles desolent leur pays par les millions d'ames qu'ils enlevent de temps en temps; s'ils entrent quelque fois dans les terres du Roy, ils enleveront seulement 30 à 40 personnes, et font courir le bruit qu'il y en a des milliers.

Il est constant que les Tartares ravagent la Pologne; ils vont aussi vite que le vent sur leurs chevaux, ils portent avec eux pour toute provision de la farine de cacha, ou espèce de riz dans un petit sac de toile pendu à leur selle, et des tranches de chair de cheval de l'epaisseur d'un doigt qu'ils mettent entre la peau du cheval et la selle et quand cette viande est un peu mortifiée, ils la mangent prenant un peu de farine dans le creux de la main, qu'ils delaient avec de l'eau et l'avalent en guise de pain, et boivent de l'eau et jamais de vin, leur étant interdit par leur Loi; leurs chevaux ne mangent jamais, ou fort rarement pendant le jour, mais toute la nuit là où ils rencontrent de l'herbe. Ces barbares ne tuent personne à moins qu'on ne leur resiste. Ils emmeinent avec eux hommes, femmes, filles, garçons et enfans pour les faire esclaves; quant aux personnes agées

ils les assomment à coup de sabre comme je l'ay déjà dit.

J'oubliois qu'il arriva pendant la Diette une chose très considerable qui regardoit le Roy. Sa Majesté ayant intercepté des lettres de deux des plus grands Seigneurs de son Royaume qui écrivoient en Allemagne pour le detrosner, et en mettre un autre à sa place, il intercepta aussi les reponses d'Allemagne jusqu'au nombre de cinq ou six lettres de part et d'autre; il faisoit si bien contrefaire les reponses que gardant les originaux des particuliers tous ces messieurs les Factionnaires croioient que leurs négociations étoient très secretes. Il n'y avoit que le Roy et la Reine qui scavoient ce que l'on tramoit contre eux. Un jour dans le Sénat le Roy fit parler son grand chancelier qui demanda hautement à tous les Sénateurs et Palatins, quel chatiment méritoient ceux qui voudroient detrosner leur Roy sans sujet et sans fondement. Tous se leverent, et dirent qu'ils méritoient le dernier des supplices, et d'être declarés traitres à l'état. En même temps le chancelier lût toutes ces lettres interceptées et nomma les auteurs. Il est vrai que ces Seigneurs coupables demeure-

rent interdits, et se jetterent aux pieds du Roy, lui demandant pardon; le Roy leur repondit qu'il laissoit l'affaire à decider à tout le Sénat; tous se leverent de leurs siege; car le Roy quittat son trosne, et sortit de la salle enflammé de colere. Le même soir ces deux Seigneurs vinrent se jetter aux pieds de la Reine, la prierent d'interceder pour eux auprès du Roy. Le lendemain au lever de sa Majesté, la Reine les conduisit dans la chambre du Roy, et après lui avoir demandé pardon avec les dernieres soumissions le Roy le leur accorda. Trois jours après ces messieurs regalerent chez eux le Roy, la Reine et la famille Royale chacun à leur tour, et furent ensuite bons amis; cette conduite n'est pas tout à fait conforme à celle de France.

Passons maintenant à la Reine.

De la Reine de Pologne.

Cette Souveraine a à présent près de 50 ans elle est encore très belle femme; sa taille est méodiocre; elle n'est ni grasse ni maigre, fort blanche et un vermillon charmant, les yeux noirs bien fendus, le nez aquilin, la bouche petite et vermeille, ses dents ne sont pas des plus belles quoyque assez bien ran-

gées, elle a de l'esprit infiniment; elle est très vertueuse, bonne, liberale, magnifique, charitable jusqu'à l'exès envers les monastères, les hopitaux et les pauvres; elle est si engageante que quand elle regarde quelqu'un favorablement il est impossible de resister à ses obligeans regads; mais aussi quand elle se met sur son fier, elle démonte les plus assurés; sa plus forte dévotion est au très Saint Sacrement, à la Sainte Vierge et à St. Antoine de Pade. Sa maniere de vivre est de s'éveiller sur les dix heures du matin; on lui apporte dans son lit ses heures, et là elle prie Dieu l'espace d'une demie heure; après elle reçoit couchée les visites de ses domestiques et officiers qui l'entretiennent, et luy demandent ce qu'ils souhaitent: à onze heures elle se leve et va à la messe dans la chapelle du château après avoir pris quelque chose, ensuite elle s'habille se met à table vers les deux heures. L'après-dinée elle reçoit les visites, joüe quelque fois à l'ombre; en été elle va à la promenade sur les neuf heures du soir; son plaisir c'est de se laisser mouiller à la pluie quoique vetüe de la derniere magnificence. Je me souviens qu'un jour Monsieur le Comte de Teil, conseiller du

Parlament de Paris, envoié en Pologne de la part du Roy d'Angleterre, se trouvant proche de la Reine comme il pleuvoit beaucoup elle lui dit, Monsieur l'envoié, allons nous promener, luy n'osant luy refuser la main; il avoit ce jour là une perruque des plus belles, il souffrit quelque tems la pluie et il lui dit, Madame, votre Majesté se mouille, dites plustot, lui repondit la Reine, que vous apprehendez de gaster votre belle perruque, et se tint malicieusement à la pluie l'espace d'une grosse demie heure; elle est fort enjouée quoique grave et fière. C'est elle qui gouverne l'Etat, le Conseil Royal n'étant composé que du Roy, de la Reine et d'une de ses femmes qui n'a ni qualité ni naissance plus qu'elle ne peut être tout au plus qu'une femme de chambre. Elle est Françoise. Le soir la Reine va à la Comedie que nous pourrions nommer une farce de Jodelets. Ces Comediens sont Italiens. Elle soupe sur les onze heures du soir, prie Dieu ensuite assez de tems, et se couche vers les deux heures après minuit, proche son lit est celui du Roy, qui n'est qu'un lit de sangle couvert d'un pavillon de Taffetas rouge. Ces deux lits sont proches l'un de l'autre. Le

Roy couche seul peut-être à cause qu'il est d'une grosseur prodigieuse, mais de plus c'est la crainte d'éveiller la Reine en se levant le matin outre qu'il se couche une heure avant elle. Cette Princesse aime autant son fils ainé que le Roy a pour lui d'indifference. Son train consiste en douze filles d'honneur, toutes filles de Palatins et des grands Seigneurs du Royaume. Elles ont une gouvernante qui veille sur leur conduite. Toutes ces douze demoiselles sont des exemples de vertu, elle a aussi douze femmes de chambre, onze Françoises et une Polonoise, une Dame d'honneur qui est Princesse, un chambellan que l'on appelle Potkomarge, un trésorier, un maitre d'hotel, point d'intendant, six pages, six valets de pied, une vingtaine de gardes, un seul cuisinier François pour sa cuisine et un autre Polonnois pour ses femmes, ainsi il y a la cuisine de la Reine et la grande cuisine où vous remarquerez que les Polonnois ne donnent jamais à manger à leurs vassaux, ils sont payés en argent; deux ou trois valets de chambre, deux gentils hommes qui lui servent ordinairement d'ecuiers, car il n'y en a point qui portent ce titre. Quand quelques Evêques se rencontrent

à la cour ce sont eux qui la mènent par la main, un de chaque côté; elle a encore plusieurs autres officiers subalternes: tous ceux que je viens de nommer sont François, excepté les filles d'honneur, les pages, valets de pied et ses gardes qui sont ou Polonnois ou Allemands; pour son Ecurie et les carrosses, tout cela est assez nombreux. Elle parle mieux Polonois que les Polonnois même et avec tant de délicatesse si l'on en peut trouver dans cette langue, qu'elle se fait admirer; il y a assez de temps qu'elle est en Pologne pour l'avoir appris, puis qu'elle y est dès l'âge de neuf ans, vous scavez je crois pourquoi elle a été si jeune en Pologne et le progres de sa fortune.

La Princesse Louise Marie étant choisie pour être l'epouse du Roy de Pologne, les ambassadeurs de cette couronne vinrent à Paris pour emmener cette Princesse, heureusement Melle. d'Arquin étoit connüe de cette nouvelle Reine; elle lui plaisoit fort parcequ'elle étoit très belle et pleine d'esprit; elle demanda à Mons. d'Arquin son père s'il vouloit qu'elle emmeneroit cette jeune enfant avec elle en Pologne; il y consentit volontiers. Etant arrivés à Varsovie la Reine

la fit une de ses filles d'honneur, ses belles perfections d'esprit et de corps luy attirerent bientot l'estime des grands du Royaume. Entre tous les Seigneurs qui la regardoient de meilleur öeil, ce fut le grand maréchal Sobiesky; il la voioit souvent, ainsi insensiblement ils eurent l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime; ce qui obligea Sobiesky de la demander en mariage à la Reine; mais soit que sa grande puissance dans le Royaume qui le rendoit redoutable, ne prevint pas cette Princesse en sa faveur, soit que quelqu'autre raison secrete qu'on ne peut qu'attribuer qu'à cette puissante autorité, le lui fit haïr, elle luy repondit voulant lui donner du chagrin et satisfaire son aversion que Madlle. d'Arquin étoit assez jeune pour attendre encore quelque temps et dans ce moment la maria avec le prince des Amoches fort riche et très bien fait; mais très debauché pour le sexe et Bacchus; cependant malgré toutes ses précautions que la Reine prit pour empecher que ce mariage ne vint à la connaissance de Sobiesky, avant qu'il fut conclu il le sceüt, aussitot il fut trouver Melle. d'Arquin, et fondant en larmes à ses genoux, il luy dit: Mademoiselle, vous

allez être à un autre qu'à moy, la grace que je vous demande, c'est que vous ne perdiez pas tous les sentimens d'amitié que vous m'avez toujours témoignés, vous protestant que je vous aimeray éternellement, que si enfin vous voulez me persuader que vous m'ayez aimé véritablement faisons maintenant un pact ensemble que si vous survivez à votre époux, vous n'en aurez point d'autre après lui que moy, vous donnant aussi ma parole que ce ne me marieray jamais à moins que ce ne soit avec vous; ils se firent une mutuelle promesse; Sobiesky au desespoir de voir sa chere amante entre les bras d'un autre, si l'on en croit la medisance, il fit pour se venger de la Reine prendre aux Turcs par intelligence la plus forte place du Royaume de Pologne; l'on convoqua une Diette à cheval qui est quelque chose de redoutable, ce sont tous les nobles de Pologne; il s'en rencontra quatre cent mille et l'on cita le grand Maréchal Sobiesky de comparoitre pour rendre compte de sa conduite sur cette affaire; Sobiesky qui étoit pour lors à Soutkiuf, une de ses principautés éloignée d'environ 15 mille de distance de cette nombreuse assemblée, consentit volontiers de

se présenter; mais qu' auparavant il étoit bien aise d'écrire au Roy.

Voicy à peu-près ce qu'il lui manda.

Sire, ayant à paroitre devant votre Majesté et en présence de tout ce qu'il y a de plus illustre dans l'Etat, je ne me crois pas assez éloquent pour plaider seul ma cause; c'est pourquoi permettez, Sire, que je meine avec moi trente quatre mille avocats, tous bien resolus à soutenir mon bon droit. Cette nouvelle ne fut pas plutot sceüe dans la Diette qu'en moins de deux heures tout disparut, et pas un de ces messieurs ne fut assez hardi pour attendre Sobiesky, en effet comme il ne faisoit que de revenir de l'armée il avoit encore trente quatre mille hommes sur pied.

Mais revenons à mademoiselle d'Arquin, Princesse des Amoches; elle fut quelques années avec le prince son epoux, elle en eut plusieurs enfants qui ne vescurent que très peu non plus que leur père qui abregea ses jours par ses debauches. L'on apporta la nouvelle de sa mort à Sobiesky qui dans ce moment repondit, c'est maintenant que je vas me marier et partit aussitot avec deux cent chevaux pour aller salüer sa prétendüe

épouse. Vous scavez comme moy son avenement à la couronne par les brigues de la France, de sorte que Mdelle. d'Arquin de Princesse des Amoches, de grande maréchale, et de grande générale, est ensuite devenue Reine de Pologne. C'est un de ses coups de fortune qui ne sont pas ordinaires; tous les Polonois n'aiment guere ces Majestés l'un pour son avarice et l'autre pour sa fierté; cependant ils leur portent grand repect.

Du Prince Jaques fils ainé.

Ce Prince naquit à Paris lors que son père n'étoit encore que grand Maréchal de la couronne. Louis XIV, notre invincible monarque, le tint sur les fonds de Baptême, il a à présent 24 ans. Les 8 ou 10 premieres années de sa jeunesse donnerent beaucoup d'esperance de sa personne, mais les suivantes n'ont pas été de même; il est petit, fluet, fort maigre, laid de visage, bossu, une voix de fille plus propre pour une alcove que sur un cheval à la tête d'une armée, malgré ce que l'on dit qu'il scait parfaitement ses exercices; en un mot il est très délicat et effe-

miné etc. etc. au reste scavant en théologie, philosophie et en histoire, fort adroit pour la danse, chante assez passablement, son humeur est fort fantasque, mélancolique et peu obligeante, il meine une vie assez peu conforme à sa qualité n'aiant que très peu de train et d'argent à proportion. Le Roy ne l'aime point parcequ' à ce qu'on dit il est François un peu debauché pour le sexe et peu propre aux armes, il est vêtu à la françoise fort magnifiquement par les soins de la Reine sa mère qui l'aime beaucoup; lors que le Roy l'affectionnoit, il le voulut faire asseoir sous son dais à la Diette mais les Palatins et les Sénateurs ne le voulurent jamais permettre; ainsi il fallut qu'il se retirat avec honte, et n'y a jamais paru depuis.

Le bruit commun des Polonois c'est qu'il ne succedera point à la Couronne, ils n'ont nulle estime pour lui et ne l'aiment point, c'est pourquoi ce prince ne leur est pas trop complaisant et comme il a très peu d'argent, il ne peut regaler personne, ainsy ces messieurs ne lui font point la cour; il est assez sobre pour le boire et le manger; tout son train consiste à un chirurgien, deux valets de chambre, deux valets de pied, point de pages

ni de gardes, un cuisinier, un cocher postillon, et un seul carrosse à six chevaux et quelques fourgons pour porter ses ustensiles; sa piété est assez modeste.

De la Princesse de Pologne.

Cette Princesse que l'on appelle Madame Royale passe devant ses deux freres cadets Alexandre et Constantin; coutume du païs. Elle a à présent 14 ans, elle est petite et ne sera jamais grande, elle est déjà toute formée, pleine, grasse, pas des plus blanches mais jolie, les yeux admirables, le nez bien fait, un peu vermeil, la bouche passable, les dents vilaines, le visage un peu plus long que rond, la taille très belle quoique petite, elle danse admirablement bien, elle a beaucoup d'esprit, elle chante joliement, parle latin en perfection et le françois assez bien; elle est fière et avare jusqu'à la vilenie, testüe au possible, raillante, aimant fort à contrefaire les personnes qui ne luy conviennent pas; elle a une très grande aversion pour la nation Françoise jusqu'à me dire une fois: Monsieur l'abbé, je vous aime bien mais je vous aimerois encore mieux si vous n'étiez

pas François. Elle aime passionement le Roy son père et point du tout la Reine sa mère; c'est dommage que cette jeune princesse n'ait pas été mieux élevée, elle est fort enjouée, il est fort facile de gagner son estime, pour peu de complaisance qu'on ait pour elle, on y reussit. Le Roy l'aime à la folie et ne peut être longtemps sans la voir. Si on suivoit l'inclination de cette jeune princesse, elle seroit habillée à la Polonoise ayant une extrême aversion pour tout ce qui est à la mode de France; elle se plait à faire tout ce qui est desagreable à ceux qu'elle n'aime guere. Sa devotion est encore fort naissante. Elle est vetüe fort superbement; sa gouvernante est une Palatine et sa sous-gouvernante une femme de qualité, tout son train se reduit à quatre femmes de chambre et les autres officiers, tant pour sa garde que pour sa bouche, ce sont ceux du Roy, elle mange seule avec sa gouvernante les viandes sont accomodées à la polonnoise: si cette jeune Princesse avoit été élevée en France, ce seroit une des filles du monde la plus accomplie car elle est très aimable d'elle même et toute pleine d'esprit; il lui arriva un accident assez singulier lors que j'étois un matin

dans sa chambre, un abbé françois qui lui apprend à chanter à la françoise entrant dans cette chambre, cette Princesse luy dit : abbé, donne moy des bonsbons, elle fouilla elle même dans sa poche et y ayant trouvé trois ou quatre pastes de violettes, elle en donna à deux de ses femmes de chambre, et en mangea la dernière ; dans le moment qu'elle en eut avalé un morceau ses yeux luy tournerent, sa bouche vint de travers et entrant dans une espece de convulsion, elle dit: ah méchant abbé, que t'ai je fait ? tu me viens d'empoisonner, sors miserable de ma présence et que je ne te voie jamais ! et en même tems elle se jetta sur une de ses femmes et lui dechira ses cornettes et son mouchoir de col : cet accident n'eut pas de suite mais le pauvre abbé fut exclu de la cour, quoique assurement un parfait honnete homme ; les deux femmes de chambre qui mangerent leurs morceaux n'en furent point incommodées, le reste de celuy de la Princesse fut examiné et se trouva bon et naturel ; cependant cette Princesse en resta incommodée pendant 15 jours. Je me fis sage aux dépens de l'infortuné musicien, car sans cesse je donnois des confitures à cette Princesse, je cessai

de le faire crainte que la même chose ne m'arrivat.

Du Prince Aléxandre.

Ce Prince est un des plus beaux enfans de l'Europe, il a à présent 12 ans passés; il est fort grand pour son âge, très blanc, le visage un peu long, les yeux tirant sur le bleu, le nez et la bouche à peindre, les dents mediocrement belles, un beau vermillon sur les joues, les cheveux chatains, il n'est ni gras ni maigre, de visage il ressemble beaucoup au Roy, tout plein d'esprit, aimant les sciences, il parle un peu françois, son humeur est fière en apparence, mais au reste très bon, compassif pour les miserables; il a un air à se faire respecter et se faire craindre. Comme il ne parle pas trop bien françois, c'est peut-être pour cela qu'il est assez indifferent pour notre nation. Le Roy l'aime beaucoup et tous les Polonnois le cherissent tendrement. Si la Couronne ne sort point de la maison des Sobiesky, seurement il sera élu Roy. Ce jeune Prince n'aime point le prince Jacques, son aîné: le reciproque est assez entre eux deux. Son train n'est pas encore formé, ni celui de son cadet Constantin; il a un gouver-

neur, trois valets de chambre et les Officiers du Roy le servent; il aime fort le divertissement pénible, il est robuste; au reste fort amateur des présens, mais non pas porté à en faire. Ce jeune prince promet beaucoup.

Du Prince Constantin.

Ce Prince est le cadet de la famille Royale; il a environ neuf ans, quoiqu'il ne soit pas très beau, il est joli et agréable, beaucoup d'esprit, il est petit et ne sera jamais bien grand; son visage est plein et rond et son teint n'est ni blanc ni noir, ses yeux sont bleus, le nez mediocre, la bouche petite; il est liberal par excès, n'ayant rien à luy, il aime à faire du bien à tout le monde, il parle un peu françois, il est très devot, regulier en tout ce qu'il fait, c'est le Benjamin du Roy; aussi il obtient de lui tout ce qu'il veut; je me souviens qu'un jour le Roy lui donna une paire de petits pistolets tout couverts de diamans. Quelques jours après le prince Alé-xandre son frère jaloux de ce présent se mit en teste de les avoir, et connoissant l'humeur du petit Constantin luy fit une querelle d'allemand; comme il est extraordinaire-

ment prompt, après plusieurs paroles choquantes qu'Alexandre lui disoit exprès, Constantin lui donna un bon soufflet. Aléxandre qui ne demandoit autre chose pour attraper ses pistolets se prit à pleurer et dit à son frère qu'il en alloit faire ses plaintes au Roy; va, va mon frère, lui repondit Constantin, fais telles plaintes que tu voudras, je ne te crains point; l'autre étant en chemin pour aller à l'appartement du Roy, le petit Constantin réflechissant que sa Majesté le pourroit gronder, il dit le plus joliement du monde il faut que j'appaisse mon frère, comment ferai je? qu'on appelle Aléxandre, et comme il entroit en sa chambrè il lui dit: je vois bien ce que tu demandes et qu'il m'en va couster mes deux pistolets; tiens mon frère appaise ta colere et contente en même tems ton avarice, n'en parlons plus; l'avantage que j'ai sur toi, c'est que je donne tout et que toi tu ne donnes jamais rien. Il en va de même de l'éducation de ces deux jeunes Princes, comme de celle de la Princesse leur soeur; c'est dommage qu'ils n'ayent pas été élevés à la maniere de France; car on permet bien des choses aux enfants Polonois que l'on blameroit dans les François.

Voilà en abregé le portrait de la famille Royale de Pologne; je ne parle pas des autres enfants que la Reine a eüs jusqu'au nombre de 17 la plus part étant morts en très bas âge.

Tout ce qui m'a deplu de cette cour Polonoise c'est que tous les coquins y font fortune et que les gens de qualité ordinaire n'y sont nullement distingués ni récompensés.

Remarques sur le Royaume de Pologne.

La Pologne est une Republique dont le Roy est le chef; elle est composée de deux Etats.

Scavoir celui de la Couronne qui est proprement le Royaume de Pologne et celui du grand Duché de Lithuanie. Ces deux Etats ont chacun leurs officiers en particulier qui sont tous sénateurs et egaux en dignité et en pouvoir: Cependant avec ces cironstances que ceux de la couronne passent devant ceux du grand Duché et doivent être alternativement Ecclesiastiques ou seculiers. Mais pour les officiers de Lithuanie ils sont toujours seculiers.

Les Polonnois possedoient autres fois 15

grandes Provinces, mais présentement, ils n'en ont plus que neuf. Leurs Roys ne laissent pas de s'attribuer toujours les titres de ces 15 provinces, ainsi le Roy d'aujourdhui se dit troisieme Roy de la grande et de la petite Pologne, Duc de Lithuanie, de Podolie de Poldachie, de Smolinchie, de Severie, de Russie, de Prusse, de Mazovie, de Samogisie, de Livonie, de Volhinie, de Kiovie et de Czernikovie.

Les six provinces qu'ils ont perdues sont:

La Podolie, la Smolinchie, la Severie, la Livonie, la Kiovie et la Czernikovie.

Du Sénat et des Sénateurs.

Le Sénat est composé du Roy, des Evêques, des Palatins et Sénateurs, des Castellans et des Nonces. Ils sont tous assis dans des fauteuils des deux costés du Roy selon leur rang et leur dignité, et font un quarré dont le milieu est vuide; ceux de la couronne ont la droite, et les Lithuaniens ont la gauche. Les nonces sont derriere assis sur des bancs couverts de tapis de Turquie.

Tous ces Seigneurs approuvent avec le Roy toutes les constitutions que la noblesse

lui propose par les nonces qui sont les députés des petites Diettes; c'est le Roy qui crée les Sénateurs et ils le sont toute leur vie. Les Evêques ont le pas devant les Senateurs seculiers il n'y a qu'un seul archevêque en Pologne que l'on appelle le grand Archevêque de Gnesen; il est Legat né Apostolique et le premier du Sénat après le Roy; il est aussi le primat du Royaume, celui d'aujourdhui est Cardinal; son autorité est très grande, il peut convoquer le Sénat pour s'opposer au Roy, s'il faisoit quelque chose contraire aux loix de l'Etat, quand il rend visite au Roy, ou qu'il va au Sénat l'on porte la croix devant lui, et quand il est assis son aumonier la tient derriere son fauteuil; il peut aussi pendant l'interregne faire battre monnoye. Quand il va chez le Roy sa Majesté lui envoye son Porkomorge ou grand chambellan qui le salue de sa part au bas de l'escalier, et le Roy le va recevoir à la porte de son antichambre. C'est lui qui donne avis aux provinces de la mort du Roy, qui convoque la Diette générale pour l'élection d'un noveau Roy et le proclame après qu'il est élû; en sorte que sans sa proclamation l'on ne le reconnoitroit point pour Roy. Le

droit du Roy après qu'il est élû est de convoquer la Diette tous les ans dans la ville qu'il lui plaist. Cependant depuis un tems l'on a coutume d'en tenir deux de suite à Varsovie et une à Grodeno en Lithuanie; dans ces Diettes l'on y délibère des affaires de la Republique, l'on annoblit ceux qui ont fait de belles actions. Cette Diette ne doit durer que six semaines à moins qu' elle ne soit prolongée du consentement de tout le Sénat; ordinairement elle ne se termine que lors que les grands Seigneurs qui la composent n'ont plus d'argent pour boire de bon vin d'Hongrie et faire grande chair.

De L'autorité des Rois de Pologne.

Leur pouvoir est de donner des bénefices les biens-Royaume et les charges de l'état seulement aux gentils-hommes Polonois d'extraction et jamais aux Etrangers, tels services qu'ils ayent rendus à la Republique; ils peuvent seulement les recompenser de quelques commandemens dans les armées, et rien plus, que si les etrangers se faisoient gentils hommes Polonnois, ils pourroient posseder quelque fief Royal. Les enfans des

Roys ne succedent point de droit à la Courronne; ils peuvent être éleüs librement par la noblesse dans une Diette générale qui se tient toujours à deux petites lieues de Varsovie; cependant on n'a jamais encore vu depuis que la Pologne est en Monarchie, d'enfant de Roy légitime qui n'ayé succédé à la Couronne.

Les Roys jugent les procès civils et criminels, leur seule voix sauve la vie quand il leur plait, mais ils ne peuvent condamner à mort, ce que tous les grands Seigneurs peuvent en dernier ressort; pour ce qui est des affaires de la Republique, elles ne vont pas de même, les Roys n'ont que leur seule voix, en sorte que dans une Diette assemblée un seul nonce l'a peut casser luy seul, soit qu'il aye raison pour cela ou non, ce qui est à mon sens une fort méchante politique. J'en vis un exemple lors que j'étois à Varsovie; le dernier jour que la Diette se devoit conclure, qui étoit le vendredy devant le dimanche des Rameaux, l'assemblée se continua ce jour là jusqu'à deux heures après minuit ce qui est extraordinaire; car ils ont fait depuis plusieurs années une Constitution que l'on ne mettroit plus de lumieres dans le

Sénat et que le jour finissant l'on se retireroit; comme c'étoit le dernier jour de la Diette douze Pages tenant des flambeaux à la main entrerent dans la salle du Sénat; un Nonce de Lithuanie, gagné par les Imperiaux pour casser la Diette, s'éleva, et après avoir formé plusieurs difficultés, il eut la la témerité et la hardiesse de dire une foule d'injures au Roy, l'appellant avare et indigne de regner; qu'il falloit l'oster du throsne; un Evêque amy du Roy qui étoit proche du Nonce se leva et demanda justice à tous les Sénateurs des insultes faites à sa Majesté. Ce Nonce aussitot donna un grand coup de coude dans l'estomac de cet Evêque luy reprochant hautement qu'il étoit plus propre dans une ruelle de Dame, que d'être assis sur un siege épiscopal et ensuite tira son sabre à moitié du fourreau; le Roy apprehendant quelque sedition se leva de dessus son trosne, mit le sabre à la main, appella les gardes et les soldats qui entrerent aussitot en foule; le Sénat paroissoit pour lors plutòt une assemblée de séditieux que de Sénateurs et de Palatins. Dans ce tumulte le nonce aggresseur declara hautement qu'il cassoit la Diette, et protesta nullité de tout

ce qu'on y concluroit et en même tems il se deroba de l'assemblée à la faveur des ténèbres; l'on courut après lui s'appercevant qu'il étoit sorti; mais il avoit donné ordre à ses valets de lui tenir prêt un petit bateau pour passer au plus vite de l'autre costé de la Vistule; ainsi l'acte de la Diette fut cassée, toutes les Eglises de Varsovie furent interdites ce samedy tout le long du jour à cause de l'insulte faite à un Evêque, l'interdit fut levé le dimanche des Rameaux dès le grand matin pour ne pas empecher les Ceremonies de la semaine sainte.

Les Rois ne peuvent non plus lever des troupes sans le consentement du Sénat, ni envoyer des ambassadeurs; cependant ils peuvent commander les armées quand il leur plaist.

De la Noblesse de Pologne.

Il n'y a que les Nobles et les Gentilshommes qui possedent les biens et les charges du Royaume, ils ne peuvent être condamnés à la mort que leur procès ne soit fait avant que d'être prisonniers; il ont droit de vie et de mort sur tous leurs vassaux en telle sorte

qu'ils peuvent les faire mourir quand il leur plaist, et même de gayété de coeur; car vous devez scavoir que tous ceux qui sont nés hors des villes sont tous esclaves, il n'y a que ceux des villes qui sont libres; ils peuvent aussi faire enlever les filles et les femmes qui sont dans leur seigneurie, et en abuser sans qu'elles osent faire la moindre résistance; et après avoir satisfait leurs passions brutales ils les renvoyent chez leurs parents sans qu'ils s'en scandalisent et ne laissent pas pour cela de trouver à se marier de même que si elles étoient vierges, ce sont ces sortes de filles abusées ou debauchées par leurs seigneurs ou par d'autres qui sont les nourrices des enfans; car une simple païsane si pauvre qu'elle puisse être tient à des honneur de nourrir et d'allaiter d'autres enfans que le sien; ainsi sans faire un jugement témeraire, quand on voit une nourrice en Pologne nourrir un autre enfant que le sien, l'on peut croire d'elle ce que l'on voudra.

Des Moeurs des Polonois.

Les Polonois sont semblables à beaucoup d'autres nations, ils aiment fort l'argent; il

n'y a pas de plaisir à leur en prester, car ils ne le rendent jamais ou fort rarement; quand on leur en prête il faut avoir des gages; sans cela quand on va leur demander, ils vous menacent de coups de baston dont l'effet fort souvent s'en suit et comme il n'y a point de justice en ce païs il vaut mieux les éviter; les Gentilshommes sont fort généreux et liberaux singulierement envers les voyageurs qui passent sur leurs terres, se faisant un plaisir de les loger et de les bien regaler. Les grands Seigneurs sont généreux et magnifiques surtout en habits; ils ont des fourrures qui valent jusqu'à six cents pistoles; ils portent tous riches et pauvres des bottines dont le talon est de fer en forme de petit croissant; quand il se promenent dans les jardins il semble par les marques qu'ils font dans les allées avec leurs talons que c'est un troupeau de moutons qui y a passé, il y en a plusieurs vetus à la françoise; la plus part des Polonois mettent au fond de leurs bottines de la paille brisée ce qui fait que leurs pieds ne sentent pas trop bon en sorte que quand ils sont plusieurs dans une chambre en été c'est une cassolette qui n'est pas des plus agréables;

ils ont les cheveux coupés jusqu'au dessus des oreilles, et n'ont que le haut de la tête couverte de cheveux en forme de calotte; ils rasent toute leur barbe et ne laissent que deux grandes et épaisses moustaches qui cachent toute leur bouche.

Toutes les femmes soit de qualité ou bourgeoises sont vetues à la françoise, et même beaucoup de paysannes, elles aiment toutes d'être fort richement parées et sont fort curieuses des modes les plus nouvelles de France; quand une Dame de qualité sort de son logis pour aller à l'Eglise ou en visite, n'y eut il que vingt pas d'un lieu à un autre elle va toujours dans un carrossc à six chevaux; les Seigneurs en font de même, on ne scait en Pologne ce que c'est que d'aller à deux chevaux, il en faut toujours 4 ou 6 mais jamais 8. Les Dames de qualité sont fort sages et n'abusent point de la liberté que leur époux leur donnent qui est encore plus grande qu' en France. Il n'en est pas de même du menu peuple qui est beaucoup plus corrompu. Quoiqu'il fasse très froid en ce pays là, ils ne laissent pas de se baigner en tout tems dans des bains publics; les grands Seigneurs en ont chez eux; ils ne laissent

jamais passer quinze jours sans faire cette ceremonie; j'ai remarqué une chose très louable parmi les Polonois c'est qu'ils souffrent très constamment les pertes de leurs biens et les disgraces de la vie; mais aussi ils n'ont point de compassion des malheurs et des desatres de leur prochain. Ils n'ont point d'Academies pour apprendre soit à monter à cheval, soit à danser, soit à faire des armes; chacun s'apprend soi même; le menu peuple est si paresseux et si mal propre qu'il ne se peigne jamais, ni ne peigne pas même les enfans; leurs cheveux sont tous par cordons, se persuadant que cela les empeche de tomber dans une maladie qu'ils appellent le Colleton, ou perte de la veüe, mais je crois que c'est la paresse qui les tient.

Du Revenu des Polonois.

L'on peut dire en général qu'il y a beaucoup de pauvreté dans la Pologne, principalement parmy les peuples, et même plusieurs grands Seigneurs sont de ce nombre, mais il y en a aussi d'autres puissamment riches. Le Revenu des Rois est seulement d'un million monnoye de France, que la

Republique leur donne. Ce million leur sert pour entretenir leur table, leurs habits, leurs écuries et leurs batimens; pour ce qui est de leurs gardes, leurs officiers et tous ceux qui les servent, c'est la Republique qui les paye; cependant quoique les peuples soient pauvres ils se nourrissent incomparablement mieux que nos François; ils ont toujours trois ou quatre sortes de mets à leurs repas, de la viande, des racines, du cachat etc.etc. ils n'ont presque point de meubles; tout consiste en quelque vaiselle de bois ou de terre, un méchant lit de quatre planches, une paillasse, et une chetive couverture; leurs enfants soit garçons soit filles couchent sur des bancs qui sont autour d'un poële; ce poële en bien des endroits leur sert de four pour cuire leur pain et faire leur cuisine, et comme il n'y a point de cheminée en ces sortes de poëles dont je parle la fumée sort par les fenêtres de la chambre, elle est si épaisse qu'on ne voit point le plancher, quand on entre dans les portes des chambres il faut se baisser pour n'être pas étouffé de fumée, et s'asseoir par terre. Les enfans des paysans surtout en Russie vont tous nus été et hiver jusqu'à l'âge de six ou sept ans

tant garçons que filles; les paysans sont vestus en hiver de grosses fourrures de mouton, un méchant bonnet fourré et des bottes à leurs pieds. Les femmes sont habillées à peu près comme nos paysannes de France excepté que leurs chemises sont si courtes, qu'elles ne vont que jusqu'aux reins, de sorte que l'on voit à tout moment leur chair entre leur corps et leur juppe quand elles se baissent; c'est à dire toute la ceinture plus large que 4 doigts. Les filles Russiennes n'ont qu'une chemise pour tout habillement telle saison que ce soit qui ne descend que jusqu'à leurs genoux et un tablier devant elle, toujours nus pieds et nüe teste, leurs cheveux pendant derriere le dos liés proche la teste avec du ruban; il y en a qui les laissent pendre en tresses et d'autres tous épars. Comme tout ce pays est rempli de bois et de forests de sapins il y a une infinité de ruches à miel qui font un grand revenu aux Seigneurs. Tous les paysans et paysannes des nobles, comme j'ay déjà dit, sont leurs esclaves qui travaillent pour leur Seigneur cinq jours par semaine, gratis, à faute de quoy les coups de cauchou ou fouet de postillon ne leur manquent pas sur leur derriere.

Voicy comment on fait cette ceremonie; on les couche par terre sur le ventre homme ou femme, et deux autres tiennent le patient avec leurs genoux l'un sur la teste et l'autre sur les jambes; et le gentilhomme ayant levé le juste au corps de ce pauvre miserable lui donne sur les fesses 3 ou 400 coups de toute sa force; les hommes sont couverts de leur culotte et les femmes de leurs chemises. Quand le chatiment est fini ils doivent aller embrasser les genoux de celui qui les a frappés et le remercier par ce mot mon dobrejoü, qui veut dire mon bienfaiteur je vous remercie, faute de quoy l'on recommence encore la même tragedie. Si c'est un gentilhomme qui a mérité ce chatiment, on le traite de même avec cette difference que l'on met dessous luy un tapis de Turquie pour marque de noblesse. Les écoliers dans les classes et chez leurs maitres sont fouettés de cette maniere, et jamais le derriere decouvert comme en France; l'on se plaignoit à Varsovie pendant que j'y étois des bons pères Jesuites qui chatioient trop rigoureusement leurs écoliers.

Du Culte et de la Religion des Polonois.

Les Polonois sont bons catholiques, apostoliques et romains, donnant beaucoup dans l'apparence; ils ont très grande vénération pour les Ecclesiastiques, et surtout pour les Religieux quoiqu'ils soient les uns et les autres peu modestes et peu reglés; l'avantage qu'ils ont, c'est que les peuples ont tant d'estime pour eux qu'ils ne se scandalisent que rarement de leur conduite; je crois que le sujet de leur dereglement vient de ce que les Evêques et les Superieurs des monastères ne les punissent pas assez et les laissênt vivre avec trop de liberté. Le jeûne des Religieux et des seculiers ne consiste qu'en l'abstinence de viande et de beurre; ils dînent et soupent très bien ces jours là, les seculiers mangent presque tout le long du jour et boivent de même. C'est assez encore une fois pour jeûner que de s'abstenir de viande et de beurre; ils font un grand scrupule de manger du beurre les vendredys et se scandalisent quand ils voyent les étrangers en manger. Les Ecclesiastiques peuvent posseder deux prebendes, et plu-

sieurs cures tout à la fois et les conserver toute leur vie. C'est pour cela qu'ils s'acquittent très mal de leur devoir, les curés font instruire leurs peuples par des religieux, les chanoines n'assistent point au choeur étant quelquefois deux ans sans paroistre à l'Eglise où sont leurs bénéfices. Ils se contentent de faire chanter l'office par des chantres; comme les Evêques negligent leurs fonctions episcopales, au moins la pluspart de même que les superieurs des ordres ils n'oseroient corriger leurs inferieurs. Les Polonois donnent beaucoup aux Eglises, et abandonnent les pauvres à leurs valets quand ils sont incommodés, et leur sont très durs; lors qu'on leve le très saint Sacrement à la messe ils se donnent tous des soufflets et se frappent la teste contre le pavé, de sorte qu'on entend alors un grand bruit, les femmes en font de même tous baisant la terre, et cognent de leur front sur le pavé, lors qu'ils entrent dans les Eglises ils sont long tems prosternés en cette posture trèsméseante et malhonnête pour le sexe. Leurs Eglises sont très belles et bien ornées, ils chantent toujour quelque chose en Polonois durant la grande messe; il y a de toutes

sortes de Religieux en Pologne excepté des Minîmes et des Chartreux dont il y a seulement un couvent à Cracovie, l'on voit plusieurs autres sortes de moines que l'on ne voit point en France. Quand les Polonois vont à confesse et à la communion ils ne quittent jamais leurs sabres, et une chose que j'ai remarquée qui m'a scandalisée c'est qu'un Polonois qui entend la messe où il doit communier est toujours debout appuyé contre un banc, ou contre les murs de l'Eglise; pendant toute la messe à peine met il un genoux en terre quand on leve la St. Hostie. Le tems venu pour communier il va sans façon se présenter à la table. Ce n'est point la coutume d'avoir des serviettes de communion, ils ont seulement les mains jointes ou appuiées sur leur estomac; sitot que cette messe est achevée, ils sortent et vont au cabaret boire, souvent plus qu'ils n'en ont besoin. Il n'en va pas de même des femmes, elles communient assez devotement; sans faire un gros jugement témeraire, les Polonois ont plus d'exterieur que d'interieur dans leurs dévotions; ils font beaucoup de ceremonies dans leurs Eglises pendant l'Aduant et le Caresme. Le samedy qui pré-

cede le premier dimanche de l'Aduant, ou bien la nuit de samedy au dimanche ils disent une messe dès les trois heures du matin, ce qu'ils font tous les jours de l'Aduant tous les jours à même heure, ils appellent cette messe le Rorate; leurs Eglises sont toutes en feu par une foule de lampes et de lumieres, quantité de belles décorations à leur grand autel et à la chapelle de la Vierge; dans le milieu de l'Eglise il y a une Vierge élevée par des cordes si remplies de lumieres qu'elles sont presque sans nombre, chose assez agreable à la veüe, l'on chante la messe en musique et à l'offertoire on presche, et un très grand concours de peuple assiste au sermon. Le Roy, la Reine et toute la Famille Royale, comme aussi les grands Seigneurs y vont souvent principalement le premier jour qui est le plus célèbre, quoiqu'il fasse un très grand froid: ensuite un chacun va faire un dejeuner chez soi qui dure bien trois ou quatre heures. La veille de Noël ils commencent leurs matinées à 8 heures du soir qui durent jusqu'à une heure après minuit, vous pouvez croire que les orgues et la musique font leur devoir; la messe de minuit étant dite où la pluspart

communient ils retournent dans leur logis où le reveillon marche du grand air; car ils restent à table jusqu'à 7 ou 8 heures du matin de sorte que toute la matinée de Noël les Eglises sont assez desertes, car ils ont besoin de se reposer, la pluspart étant pleins de vin et de viandes; toutes leurs devotions au jour de grandes festes se terminent le matin; ils vont très peu à vespres, car on ne presche jamais que la matinée, encore seulement les dimanches et festes, et jamais les jours ouvriers tel temps que ce soit.

Pour ce qui regarde le Caresme depuis le mercredy des cendres jusqu'au samedy saint le St. Sacrement est exposé tous les jours dans deux ou trois Eglises des grandes villes, et des petites à la paroisse et à quelque monastère chacun à leur tour marqué par l'Evêque du Diocèse. Ce sont des processions continuelles tous les jours de Caresme de personnes masquées qui sont vétües d'une robe blanche, ceinte d'une ceinture de soye rouge, et un domino gris de Minime dessus leur teste où il y a deux trous pour les yeux et un pour la bouche; ils entrent dans l'Eglise deux à deux avec une très grande croix qui les précéde deux porte chandeliers aux

costés, ils ont tous à la main un grand baston en forme de bourdon de St. Jacques, et quand ils sont dans l'Eglise ils se couchent touť plats par terre, celuy qui est le Superieur de cette procession frappe trois fois le pavé avec son bourdon, et en même tems tous ces pélerins se mettent à genoux, et levant par derriere leur domino, ils decouvrent un dos nud, et avec une discipline de corde et de fer ils se fouettent cruellement; quand ils se sont bien fouettés ce même Superieur qui se fouette aussi frappe encore trois fois de son baston par terre et tous se recouvrent de leur capuchon et ensuite ils chantent les litanies des Saints en polonois et sortent de cette Eglise deux à deux en procession pour aller dans une autre où le St.^e Sacrement est exposé; cette ceremonie ne se commence que sur les trois heures après-midi; pendant qu'il se fouettent la musique et les orgues chantent; le concours des peuples est très grand pour les voir, et même tous les artisans pendant le Caresme ferment leur boutiques l après dinée pour être spectateurs de ces pénitens apparents.

Ils ne commencent leurs ténèbres la semaine sainte qu'à sept heures du soir, et il

est dix heures quand ils sortent de l'Eglise, ils ne mettent point le St. Sacrement dans le reposoir le jeudy Saint comme en France et autre part. Ce n'est que le vendredy saïnt à midy qu'ils commencent cette ceremonie qui dure jusqu'au samedy saint au soir, toute la nuit du vendredy au samedy saint, les Eglises ne vuident point de monde, non plus que d'une foule de ces processions dont je viens de parler et l'on presche la passion vers les 8 heures du soir le vendredy; l'obscurité et les lumieres du grand autel où le St. Sacrement repose avec des décorations magnifiques ne sert pas peu à donner de la dévotion à ceux qui y assistent; avant que l'on commence la messe du samedy saint tous ceux qui ont tué quelqu'un viennent à la porte de l'Eglise cachés sous un domino vétüs comme nos processionnaires de Caresme et tiennent à leurs mains autant de cierges allumés qu'ils ont tué de personnes, j'en ai vu qui en avoient jusqu'à sept et d'autres moins; l'Evêque qui officie ce jour là les absout, et les releve d'excommunication et de toutes peines temporelles de justice, ensuite ils entrent dans l'Eglise deux à deux et entendent la messe prosternés contre terre

leurs cierges droits à leurs mains ; ils vont à l'offrande et laissent leurs cierges ; s'ils peuvent se conserver pendant toute l'année de n'être point pris jusqu'au samedi saint la justice n'a plus de droit sur eux, politique que je vous laisse, Monsieur, à examiner.

J'oubliois de vous dire que les veilles de Noël et le vendredy saint tous les Polonois ne mangent point que les étoiles ne paroissent au ciel. Le Roy et la Reine observent aussy ce jeûne : mais en recompense, messieurs les Polonois s'en donnent d'importance puisqu'une partie de ces nuits se passe à s'enivrer. Belle devotion.

Parlons à présent de la Religion des Russiens qui font une belle province de ce Royaume ; ces peuples sont la pluspart Schismatiques, leurs Evêques ne doivent point être mariés, pour les curés, ils ne sont point obligés de garder le celibat, c'est à dire qu'ayant été admis aux ordres après leur mariage ils peuvent habiter avec leurs femmes : que si elles meurent, ils ne peuvent plus se remarier, et doivent vivre dans la continence, leur liturgie est en langue Russienne, leur hérésie et leur Schisme sont qu'ils croient que le St. Esprit procéde du Père par le Fils,



que le Pape n'est point le chef universel de l'Eglise, mais qu'il est le premier patriarche et celui de Constantinople le 2.; pour tous les autres articles de notre foy ils croient comme nous, leurs ornemens et leurs ceremonies sont differentes des notres, ils communient tous et même les petits enfants sous les deux especes; voicy ce que j'ai vüe: le prestre consacre plusieurs petits pains faits avec du levain. Ces pains sont gros comme des petits pains de mouton à Paris, où il a au milieu une marque d'un cachet mal gravé, après qu'il a communié il rompt ces pains en petits morceaux, ou vous remarquerez qu'il ne prend de ces petits morceaux avant la consecration que les marques du cachet qui sont au milieu, et le reste est pour le profit du sacristain, et les met dans le calice avec le vin consacré, puis avec une petite cuilliere de vermeil doré grande comme celle avec lesquelles nous prenons de l'encens pour mettre dans les encensoires, il prend un peu de ces miettes et du vin du calice, et communie ceux qui s'approchent de la table en versant dans la bouche d'un chacun une seule fois; ils sont tous debout les bras croisés sur l'estomac, et ce qui reste dans

le calice le prestre le consume: pour ce qui est des Russiens réunis à l'Eglise romaine, ils croient tous les articles de notre foy comme nous et communient de même que les Schismatiques sous les deux especes mais se mettent à genoux.

Des Mariages et des obsèques des Polonois.

Les Ceremonies des mariages et des enterremens coustent excessivement en Pologne; celles du mariage durent trois jours; lors que j'étois à Varsovie le Roy maria une des filles d'honneur de la Reine à un Palatin, c'étoit pendant la Diette, sa Majesté fit le festin les deux premiers jours dans la salle du Sénat, je remarquai qu'il y avoit quatre tables en long, une dans le fond de la salle, élevée sur une estrade environ de 4 pieds, le dais du Roy de velours rouge à frange d'or tendu dessus; sa Majesté étoit sous ce dais au milieu de la table, la Reine à sa gauche, la Princesse de Pologne proche d'elle, les deux enfants du Roy à sa droite, le Prince Jacques n'étoit pas en ce temps à Varsovie, le futur Epoux proche d'eux, et l'épouse pretendue au dessous de la Prin-

cesse; deux autres tables paroissoient au long des murs des deux costés de la salle, celle qui étoit à la droite étoit pour les Dames de qualité; ces deux tables étoient remplies des deux costés de 80 couverts; je ne puis exprimer la foule des bassins de viandes et de desserts, il y avoit des bassins si grands qu'il falloit quatre personnes pour les porter, comme aussi les piramides de fruits et de confitures, toutes les viandes se servent à la fois, leurs ragouts sont des viandes bouillies avec du ris, du jus de pruneau, du safran, poivre, gingenbre, canelle et muscade: les bons vins d'Hongrie n'y manquoient pas, où vous remarquerez en passant que les Polonois, riches ou pauvres, ne boivent jamais d'eau, tout vin ou toute biere; ils ne mangent non plus jamais de potage ou fort rarement, le dessert vint ensuite, qui étoit de la derniere magnificence, il y avoit des bassins de confitures élevés de plus de 4 pieds de haut, ce sont des operas pour porter ces machines. Il y a encore une quatrieme table en long dans le milieu de la salle pour mettre les plats que l'on dessert, ce sont les profits des pages et leur ordinaire soit festin ou non; la musique et

la simphonie se font entendre durant le banquet qui dure six heures entières. Le festin fini l'on oste tout jusqu'aux tables et chaises, l'on étend par terre un tapis de drap rouge d'une prodigieuse grandeur qui tient toute l'étendue de la salle où lon danse dessus; cette danse commence sur les onze heures du soir et dure jusqu'à six du matin. Le Roy prend la Reine par la main, et, devant que de commencer leurs danses, ils tournent autour de la table, où tous les Seigneurs et les Dames sont rangées debout proche les murs, et leur font à tous en particulier en passant devant eux une reverence, chose assez ennuiante à voir, et ensuite ils dansent au son des instrumens; il semble au commencement qu'ils ne font que se promener; après le Roy et la Reine prennent les pretendus mariés, la princesse et le prince aussi, et font de même que le Roy etc. etc. et toujours les foules de reverences marchent; sur la fin de leur courante, comme tout le monde danse pour lors ensemble, mode qui n'est pas usitée en France, cela fait une assez agreable confusion et s'échauffent si fort qu'au lieu de marcher il semble qu'ils volent, ce qui fait paroistre avec

éclat la multitude de diamans que les Dames ont sur leurs habits; il y en a qui en ont pour un million. Il y a toujours des orgues dans leurs concerts, voilà ce qui regarde le premier jour qui précéde le mariage; le second est la même chose; ce qu'il y a de plus c'est que tous les Seigneurs et Dames font un présent considerable à la future épouse, la Reine présente. Le 3. jour qui est celui des épousailles, sur les quatre heures du soir, tous les grands Seigneurs montent à cheval sur les plus beaux chevaux qu'ils aient; ils vont prendre le mari à son logis, et l'ameinent au château du Roy, marchant 4 à 4 tous vetus d'habits magnifiques; l'époux marche le dernier, il est vétu de satin blanc tout broché d'or et tout rempli de diamans, toute cette calvalcade qui est très nombreuse entre dans la grande cour du palais du Roy au son des trompettes, timbales, tambours, violons, flutes, hautbois et autres instruments du pays qui sont tous dans des balcons, tous ces Seigneurs font trois tours tout le long de la cour et ensuite descendent tous de cheval et conduisent le mari dans la chambre du Roy. Il luy demande sa femme prétendüe par un compli-

ment étudié. Le Roy le prend par la main et le meine chez la Reine qui lui présente son amante, et de ce pas ils vont tous dans la chapelle du château, où un Evêque les attend pour les marier en présence de leurs Majestés; c'est ordinairement sur les cinq heures du soir que se fait cette cérémonie; après le Roy, la Reine et toute la cour conduisent les nouveaux mariés au logis de l'époux qui fait un célèbre festin à toute cette illustre assemblée, qui souvent les ruine, l'on y danse encore jusqu'au matin de la même maniere que chez le Roy; le petit jour venant, toute la compagnie se retire, et les parens de la nouvelle mariée l'emmenent chez eux; car c'est la coutume que les nouveaux mariés n'habitent ensemble que trois jours après leurs épousailles.

Passons des cérémonies nuptiales à celles des obsèques.

Leurs funerailles paroissent plutost le triomphe d'un vivant que la sépulture d'un mort. Je vis l'enterrement de la femme du Palatin de Mariembourg qui mourut dans une couche à l'age de vingt six ans; c'étoit une très belle femme, son mary l'aimoit tendrement; on exposa son corps cinq jours

durant dans son appartement; elle étoit couchée sur une table couverte d'un tapis de Turquie relevé en or, elle étoit vêtüe de ses plus riches habits, et toute couverte de pierreries, les bras croisés sur la poitrine, coiffeé en cornettes de points la gorge à demi decouverte, des mouches sur le visage, de la poudre sur les cheveux et toute pleine de rubans, fontanges à triple étage etc. etc. Sa tête étoit appuiée sur un gros carreau de velour rouge tout couvert de broderie d'or et d'argent, ses souliers chargés de diamans, des gants à ses mains, tous brochés d'or, un mouchoir à moucher à gros glands et bordé de dentelles, il étoit proche d'elle tout deplié comme si elle venoit de se moucher; son enfants qui étoit une petite, fille qui mourut après avoir reçu le bapteme étoit vetüe d'habits de drap d'or rouge tout couvert de diamans, des gants à ses petites mains de satin blanc, et des petits souliers à ses pieds de même parure; elle étoit proche la mère sur une petite table ausy couverte d'un tapis de Turquie relevé en or, couchée, sur un carreau de velours rouge relevé en or, quantité de cierges autour d'eux; deux Prêtres à genoux priant Dieu

chacun en particulier, la chambre étoit tendue de belles tapisseries de haute lisse et les fenêtres ouvertes; l'on mit le corps de la défunte dans un cerceuil de plomb sans l'embaumer: ce cerceuil fut enfermé dans un autre de bois couvert de moire d'or rouge et de gros galons d'or et d'argent cloués avec des gloux d'argent, les deux bouts du cerceuil étoient garnis d'une grande plaque d'argent en relief, l'un représentoit les armes et l'autre les qualités. Ce cerceuil fut mis sur un char tiré par six chevaux caparassonés de housses noires, le charriot étoit couvert d'un grand pöele de velour noir avec une croix de satin rouge dessus. Six domestiques vêtus de deuil et quantité de prêtres et de religieux précédoient le corps, 'et une grande foule de flambeaux de cire blanche portés par des vassaux habillés de noir; le cerceuil de l'enfant étoit à peu près de même parure, on les porta dans l'Eglise de St. Croix, lieu de leur sépulture, cette cérémonie se fit vers les 10 heures du matin, l'Eglise étoit toute illuminée.

Les obsèques d'un homme de qualité sont toute autre chose.



Le Prince de Razeville neveu du Roy mourut aussi dans une de ses terres, sa Majesté fit faire son service à Varsovie dans l'Eglise de St. Jean. Ce Prince n'avoit pas plus de 21 ans quand il mourut; j'ai eü bien des fois l'honneur de l'entretenir, il parloit très bien François; c'étoit un prince qui promettoit beaucoup; il avoit épousé une princesse d'Allemagne, dont j'ai oublié le nom; il l'a laissée veuve sans enfants; elle s'en est retournée en Allemagne, elle est Lutherienne.

Voilà ce que j'ai remarqué au service de ce Prince. Ils ne tendent jamais de noir comme nous faisons en France, ils se contentent de boucher les fenêtres de l'Eglise de tapisseries, le grand autel est orné de très belles décorations peintes sur toile qui représentent des enfoncemens, où le Père eternel tire une ame du purgatoire; l'on y voit les vertus théologales et cardinales et mille belles choses, tout cela est illuminé d'une foule de lampes et cierges qui éclairent ces machines; dans le milieu de l'Eglise il y avoit un mausolé d'une grande magnificence rempli de cierges sans nombre, quantité de figures de grandeur

d'homme, quantité de colonnes et autres ornemens tous peints en blanc avec des filets d'or. Huit Evêques firent le service, la cérémonie dura bien cinq heures, la messe chantée en musique par plusieurs choeurs: c'est la coutume de faire trois fois l'offrande durant cette messe, au commencement, au milieu et à la fin; vous pouvez croire qu'il ne manque pas de monde dans ces cérémonies; la messe finie il entre dans l'Eglise trois cavaliers les uns après les autres, qui sont armés de pied en cap, montés sur des plus beaux chevaux du Royaume. Le premier porte le sabre du defunt, le second son javelot, et le troisieme sa lance; ils courent tous trois dans cette Eglise à bride abbatue, et brisent ses armes contre le cerceuil, ou la représentation du défunt; le dernier de ces cavaliers qui porte la lance, après l'avoir brisée contre le monument de son maitre, se laisse tomber tout doucement de son cheval, comme s'il étoit mort, et en même tems les prêtres se jettent sur le cheval; et le saisissent en telle sorte qu'il faut que le cavalier le rachepte pour le prix qu'il vaut; on jette ensuite plusieurs pieces d'argent où chacun s'empresse de les ramasser

et d'en avoir sa part. Cette cérémonie fait une si grande cohüe, que plusieurs prêtres, Evêques et grands Seigneurs sont renversés par terre; car il n'y a nul ordre, c'est une confusion terrible; après l'on fait un magnifique banquet aux Ecclesiastiques où le vin d'Hongrie n'est point épargné.

Le Deuil que l'on porte en Pologne est comme en France pour les hommes, mais pour les femmes de qualité elles sont vêtües d'une grosse étoffe noire, leur linge est plus grossier que du cannevas, et plus elles sont qualifiées plus l'étoffe et la toile sont grossières. C'est ce que j'ai remarqué à la princesse, fille du Roy portant le deuil du prince dont je parle qui étoit son cousin germain. L'étoffe et la toile dont cette jeune princesse étoit vêtüe faisoit peur à voir. Cependant cela ne mésied pas assez à celles à qui la nature n'a pas été ingrate.

Voilà à peu près, Monsieur, ce que j'ai vu et remarqué pendant mon séjour en Pologne y ayant passé une année entière à la cour de leurs Majestés. Ce temps passé je pris la resolution de revenir en France, j'en parlai à la Reine.

Retour en France de Pologne *.

Je vous puis assurer, Monsieur que j'eus toutes les peines du monde à obtenir mon congé de leurs Majestés; ils me firent attendre près de trois mois entiers; mais voiant que j'étois absolument resolu de partir, et que le chagrin de ce délai m'avoit fait tomber dans une cruelle maladie, si perilleuse que le frère Ange qui eut soin de ma guerison m'a avoué que depuis 30 ans qu'il se mesle de pharmacie, il n'en avoit jamais trouvé une plus dangereuse ni si bizarre; à la fin on m'expedia un bon passe-port du Roy, et un autre de l'Envoyé. d'Allemagne, le Marquis Gerosky. L'on me donna un gentilhomme pour me conduire jusqu'à Paris parceque je laissai celui que vint avec moi; mon train étoit composé de ce gentilhomme et d'un Allemand, d'un cocher et de deux valets, six bons chevaux polonois et une chaise roulante fort propre.

Je partis le premier juillet de l'année 1689 je fus de Varsovie à Cracovie, tous les lieux

* Retour de Pologne en France.



où je passai jusqu'à cette ville étoient si peu de chose qu'ils ne méritent pas seulement qu'on s'en ressouvienne puisqu'on n'y rencontre que de petits hameaux où à peine trouve t'on les choses necessaires pour les hommes et les chevaux; c'est pourquoi je negligeai entierement de fatiguer ma mémoire et ma plume par une infinité de termes barbares et de nulle consequence. J'arrivai à Cracovie un samedy vers le midy et j'y restai deux jours.

Cracovie est une très belle et grande ville, la rivière de la Vistule passe dans le milieu, il y a un grand pont de bois pour la communication des deux costés de la ville qui sont à proprement parler comme deux villes. L'une s'appelle Cracovie et l'autre Casimire; le costé qui s'appele Cracovie est fermé d'une foible et chetive muraille, et d'un fort mauvais fossé; les rues sont larges et droites remplies d'assez belles maisons, la plupart peintes en dehors, beaucoup de boutiques de marchands, l'on y voit une belle et grande place au bout de laquelle paroist une façade d'une superbe Eglise, dont j'ai oublié le nom, les maisons de cette place sont presque toutes soutenües par des ar-

cades: au dessus l'on y vend toutes sortes de commodités pour la vie; elle est très boueuse en tout tems; les plus belles Eglises sont celles des R. R. pères Jesuittes, et surtout celle des R. R. pères Dominicains qui sans contredit est la plus belle qu'ils ayent dans tout leur ordre. C'est dans cet auguste temple que repose le corps de St. Hyacinthe Religieux de leur ordre; il y en a encore d'autres assez belles, comme St. Etienne, les Cordeliers et sainct Marc. Le costé de la ville qui porte le nom de Casimire est enceint d'une bonne muraille, les rues sont belles et ses batimens. La Maison de ville est magnifique en dehors, je n'ai pas entré dedans; il y aussi plusieurs grandes places et de belles Eglises comme celles du Corpus Domini, des Augustins, dont lè couvent principalement est bien basti, et plusieurs autres qui sont échappés à ma mémoire, le costé de cette ville a de grands fauxbourgs, tous remplis de quantité de maisons de plaisance; le château est magnifique, grand et très fort; il est situé sur une hauteur; son enceinte est fort étendue, il commande toute la ville, à son entrée l'on y trouve l'Eglise cathédrale dédiée à St. Stanislas; elle est admirable en

toutes choses, elle possede le précieux trésor du corps du saint dont elle porte le nom, c'est dans cette Eglise qu'on voit la cérémonie du couronnement des Roys, l'on y conserve toutes les choses nécéssaires, qui servent à cette auguste feste; c'est aussi le lieu de leur sépulture, il y a quantité de belles chapelles couvertes de dômes, de cuivre doré, et un grand nombre de superbes tombeaux de marbre de ses monarques, le palais où logent les Roys pour leur couronnement est proche de cette Eglise; sa cour est un peu plus longue que carrée; tout autour sont trois galeries les unes sur les autres, soutenues de pilliers de marbre rougeatre, le pavé de tous ces appartements est aussi de marbre, les lambris des chambres sont enrichis de sculptures, de peintures et de dorures; les meubles respondent assez à ces ornemens. La cour de ce palais est encore enrichie de statues de marbre, et d'écussons des armes de tous les Roys de Pologne avec des trophées de leurs victoires remportées sur les ennemis de l'Etat. Cette ville est la capitale de la petite Pologne; j'en partis le mardy sur les onze heures du matin, pour aller à Vienne en Autriche, je

passai à peu près par la même route que j'avais prise pour venir à Varsovie en la cottoyant toujours. Ce sont les plus détestables chemins que l'on puisse jamais rencontrer à cause des forets, des montagnes et des inondations d'eau causeés par les pluies continuelles qu'il faisoit en ce temps; en sorte que j'eus trop fois differentes plus d'un demi-pied d'eau par dessus les grandes roues de ma calêche; pays en un mot si miserable que l'on n'y trouve pas même pour de l'argent de quoi se nourrir et faire vivre ses chevaux; ce qui me chagrinoit encore plus c'est qu'à toutes les petites villes par où je passais la garde m'arretoit à la porte l'espace d'une bonne heure pour porter mes passe-ports à la maison de ville, deux choses y contribuerent la premiere la guerre avec la France, et la seconde plusieurs belles villes bruslées dans l'empire par les François à ce que la medisance allemande veut persuader à ses peuples, ainsi tout cela faisoit arrêter tous les voyageurs pour savoir au vray s'ils n'étoient point de ces boutefeux, mais par la grace de Dieu je surmontay toutes ces difficultés.

J'ai oublié de vous dire qu'à 5 ou 6 milles

de Cracovie l'on voit un prodige de la nature et de la Providence; c'est un puits où l'on tire tout le sel pour le Royaume de Pologne qui est d'un grand revenu pour la Reine; c'est un sel de pierre noiratre que l'on tire en forme de grosse pierre de taille, l'embouchure de ce puits a près de 30 pieds de diamêtre, il est couvert d'un toit de tuile très grand, en sorte qu'il ne sert pas seulement pour couvrir ce puits, mais aussi pour mettre à couvert les pierres de sel que l'on tire de ces lieux souterrains, l'on descend dans ce puits par un cable extraordinairement gros que l'on tourne avec une grande roue de même que celles de nos carrieres en France. En voici la maniere, l'on approche ce cable proche l'embouchure, un homme prend une corde où il y a un fer au bout; il fait un demi tour avec cette corde au cable, de même que nos bateliers pour passer les bacqs, il y a à l'autre bout de cette corde une petite planche ou gros baston qu'il met entre ses jambes, et celui qui veut descendre avec lui s'assied dessus les genoux de cet homme et tient le cable avec ses mains, l'on tourne trois ou quatre tours de roue, et étant un peu descendu, un autre fait la même

chose, en sorte qu'il y a quelque fois cinquante personnes attachées à ce gros cable qui descend toujours petit à petit, quand on a perdu le jour tous chantent le Salve Regina, et se recommandent à Dieu et à la Vierge, et en un petit demi quart d'heure l'on est à la premiere profondeur où il se trouve une source d'eau douce; il y en a trois, il faut une grosse demie heure pour arriver jusqu'à la plus profonde, l'on voit dans ces catacombes des allées en forme de dortoirs de Religieuses, et quantité de petites chambres comme des celulles, une chapelle à chaque profondeur, et plus de 500 personnes qui travaillent avec des ferremens pour arracher les pierres de sel, ces endroits ont bien un quart de lieue de profondeur et de grandeur; ce sont ceux qui ont mérité la mort qui habitent ces lieux obscurs, ils ont tous à la main une petite lampe pour les éclairer, ils ne remontent jamais en haut, excepté ceux qui n'ont pas mérité la mort, les uns montent une fois la semaine, les autres deux ou trois fois selon que leurs crimes ont été plus ou moins de consequence; quand on a vu ces carrières l'on se remet au cable pour remonter de la même

maniere que l'on est descendu et l'on chante les litanies de la Vierge; il fait très humide dans ces profondeurs, les hommes qui les habitent ressemblent plutost à des morts ressuscités qu'à des vivans. Le Roy et la Reine d'aujourdhuy y ont descendu une fois, leurs Majestés ont entrepris d'y faire un escalier. Sans cette carriere de sel, les Polonois n'en mangeroient guerre, car il seroit très cher, ainsi pour 15 l. de France une petite famille en a assez pour deux ans. Quand ce sel est bouilli dans l'eau, il est assez blanc, il est plus salé que le nostre, mais moins bon; le lard que l'on sale avec ce sel devient tout jaune et même assez désagreable au goust. Pour les autres assaisonnemens l'on ny fait nulle distinction avec le sel de France.

Enfin j'arrivai à la superbe ville de Vienne que l'on peut dire la ville de toutes les villes d'Allemagne, la plus animée contre notre nation.

Sitost que les gardes du pont m'apperceurent, ils leverent le pont levis, et l'on ferma la porte de la ville, il étoit environ midi, quatre fuseliers et deux officiers des douanes me demanderent en latin de quelle nation

j'étois, et d'où je venois; je leur repondis que j'étois un Francois, qui revenois de Pologne, et que je retournois en France; un de ces deux officiers leva les épaules avec une mine si remplie de dédain que je crus qu'il m'alloit faire insulte. Je restai là assez long tems sans scavoir ce que l'on vouloit faire de moy, et de mes gens. Enfin me lassant d'attendre, je leur dis qu'ils ne devoient faire aucune difficulté de nous laisser entrer dans la ville, que c'étoit le droit des gens soit en guerre, soit en paix de ne les point inquiéter quand on avoit de bons passeports, que j'en avois un du Roy de Pologne leur allié et un autre de leur envoyé en Pologne, le marquis de Gerosky. Pas un de ces jolis messieurs ne voulut les lire; il y en eut un à la fin, peut être moins animé contre la France que les autres, ou bien poussé d'une espèce de charité pour moy, qui fut querir le maitre de la douane, qui est l'intendant de la porte, il m'aborda fort honnetement; je me plaignis à lui de ce que l'on me faisoit difficulté d'entrer dans la ville ayant de bons passeports et que je voiois bien qne le seul nom de François m'attiroit tout cela, il ouvrit mes deux passeports et lût seulement le commence-

ment de celui du Roy de Pologne, à peine eut il lu les trois premieres lignes qu'il baisa par respect le signe de sa Majesté Polonoise, et se retournant vers ses gardes, il leur dit avec un ton de voix assez haut, pourquoy ces messieurs ne passeroient ils pas ayant des passeports si bien conditionnés? passez, Monsieur, me dit il et ne craignez rien; ainsi nous entrames dans la ville; je fus loger à une auberge, je restay à Vienne cinq jours entiers pour attendre le départ du coche de Venise, car je laissai tout mon équipage en cette ville, ma calèche ne pouvant plus resister aux terribles montagnes qu'il y a à passer de Vienne à Venise; outre que mes chevaux étoient fort fatigués.

Pendant mon séjour à Vienne l'on m'avertit de ne pas sortir souvent en ville, à cause de l'aversion des peuples contre la nation françoise, mais je n'eus nul égard à leur avis; j'allai voir les choses les plus remarquables que je n'avois pu voir en y passant: car comme tous les allemands sont vetus à la françoise, je n'étois point connu par mes habits, mon conducteur parloit pour moy; je fus saluer l'ambassadeur de Venise, le cardinal Bonvisy et le resident de Ba-

vière; j'avois des commissions pour eux de la part de personnes de marque; ils me receurent très honnestement. Jedînai avec le dernier. J'appris à mon arrivée en cette ville qu'ils y avoient ordre de l'Empereur publié depuis 7 jours qui signifioit à tous les François qu' en 14 jours ils sortissent de la ville, et des Etats d'Allemagne, et que ceux qui se trouveroient après ce tems fini dans l'empire, seroient mis en prison, et leurs biens confisqués au profit de sa Majesté Imperiale; de sorte qu'il n'y avoit plus que sept jours à rester en ce pays, encore falloit-il dans ce peu de jours aller querir des passeports à la chambre Imperiale que l'on faisoit payer six fois plus que dans un autre temps; vous ne scauriez croire le grand nombre de François établis en cette ville qui avoient le chagrin non seulement d'en sortir après y avoir acquis le droit de bourgeoisie avec bien de l'argent, mais encore d'être contraints de vendre leurs meubles pour le tiers de ce qu'ils valoient, assez heureux d'en pouvoir tirer quelque chose plutost que de les laisser pour rien; quand ils passoient dans les rues, on leur faisoit mille insultes, et il les falloit souffrir sans

oser se plaindre; car toutes leurs plaintes auroient été non seulement inutiles, mais encore leur auroient attiré des traitemens plus facheux. Je n'oserais écrire en cette relation les injurieux et medisans discours que l'on faisoit contre notre invincible Monarqe, et les railleries piquantes contre notre nation; les Dames de qualité disoient hautement qu'elles auroient le divertissement l'hiver prochain de faire jouer l'opera à Versailles et d'autres choses que la prudence m'oblige de taire. Elles seront trompées n'étant pas encore si proches de Paris par la grâce du Seigneur. Je vis pendant le tems que je restai à Vienne un Capucin fameux, le père Marc d'Aviano, ce grand faiseur de miracles dont toute la France a entendu parler; je fus trois quarts d'heure à l'entretenir, c'est un homme de moyenne taille, la teste assez grosse, picoté de verole, bazané, les yeux extraordinairement vifs, grand prédicateur, saint homme; au reste il ne sait point la langue françoise; il me raconta toutes les choses qu'on lui avoit faites en France venant pour Madame la Dauphine, mais qu'il les avoit regardées comme des chatimens du ciel pour ses pêchés; il est très austère

pour lui, et très indulgent pour les autres, il a une grande simplicité dans ses paroles, il me dit que l'Empereur l'avoit fait venir pour bénir ses armes contre la France, mais qu'il lui avoit repondu qu'il abandonnoit aux ordres de la Providence le sort des Princes chrétiens, qu'il demanderoit à Dieu leur réunion et non pas leur ruine, et que la seule prière qu'il lui promettoit de faire au Seigneur en faveur de ses armes, est qu'il le rendit victorieux des Turcs, et toujours triomphant tandis qu'il combatteroit contre ces infidèles les plus redoutables ennemis de l'Empire; l'Imperatrice le pressa fort de demander à Dieu l'entière destruction de la monarchie françoise; ce qu'il ne voulut jamais lui accorder. Il me donna sa bénédiction, et après je le quittais. Je dirai en passant à l'égard de ce bon père capucin que cette sentence de l'Evangile est très véritable: *nemo propheta in patriâ sua.* Le jour de mon départ de cette ville pour Venise fut un samedy à midy, je pris le coche de Venise; je fus quinze jours en chemin. Jamais je ne fus plus ennuyé de passer des montagnes si hautes et si roides, qu'il fallut en certains endroits mettre à notre coche

jusqu'à 28 boeufs, les chevaux n'y pouvant resister. Je vis en passant les montagnes l'endroit où les Turcs avoient fait leur camp de reserve pendant le dernier siege de Vienne; il est si bien fortifié, tant par l'assiete du lieu que par les retranchements qu'ils avoient faits, qu'il étoit impossible de les aller attaquer, n'y ayant qu'un seul chemin bordé des deux costés de rochers inaccessibles, et le chemin qui conduit à ce retranchement est si étroit que les moyeux des roües des coches portent continuellement sur les pierres. Ce retranchement est encore en même état que quand les infidèles l'ont quitté, il peut contenir 20,000 hommes et plus. Tous les lieux où je passai sont très peu de choses; les cochers, qui sont obligés à nourrir les personnes de leur coche, portent toutes les choses nécéssaires à la vie, tant pour les hommes que pour leurs chevaux; nous fumes tous obligés pendant deux jours de marcher à pied à cause du péril qu'il y a à passer proche de quantité de précipices, qui sont d'une si prodigieuse profondeur que l'on n'ose jetter la veüe dessus, et les chemins sont si étroits que les roües touchent à un demi pied de ces bords affreux.

L'on rencontre de tems en tems dans ces montagnes de petits villages de 20 ou douze maisons si miserablas que cela excite à compassion. Comme les peuples qui habitent ces lieux n'ont ni biere ni vin, et ne boivent que des eaux très froides ils ont presque tous hommes et femmes des gorges d'une si prodigieuse grosseur qu'ils font horreur à voir. Enfin, après quinze jours de marche, j'aborde à trois lieues de mer de la belle ville de Venise; je couchay en ce lieu, le lendemain sur les 8 heures du matin, je me mis dans un petit vaisseau et j'arrivay à Venise sur les onze heures: comme les Géographes n'ont pas oublié de faire une ample description de cette fameuse ville, je n'en dirai que peu de choses, seulement ce que j'y ai remarqué l'espace de sept jours que j'y séjournay.

Venise est une ville toute singulière en son espèce, elle est batie au milieu de la mer et l'on peut dire qu'elle est admirable en toutes choses, imaginez vous une foule d'isles qui se communiquent les unes aux autres par un grand nombre de ponts, l'on m'a dit qu'il y avoit jusqu'à 72 isles et 100 ponts, tous n'ont qu'une arche, toutes les rues

sont des canaux où l'on vogue dans des gondoles, il y en a plus de 20,000: ces canaux sont revêtus de pierres de taille. Il y a plusieurs endroits dans cette ville où l'on marche à pied sur de petits parapets proche les maisons, tous les édifices sont bâtis sur pilotis, il y a un grand canal qui passe vers le milieu de la ville, où l'on voit un grand nombre de superbes Palais; j'ai appris qu'il y avoit dans cette ville plus de 70 paroisses, et près de 60 couvents tant d'hommes que de filles; cette ville n'est point fermée de murailles, on y peut entrer de tous costés, il n'y a dans cette ville ni fontaines ni carrosses ni chevaux: je me suis laissé persuader qu'elle renferme plus de 200 mille habitants, et que son circuit étoit de deux lieues de France, son arsenal est admirable en toutes choses: vous scavez que le Doge ou Duc de cette ville épouse la mer tous les ans à l'Ascension en jettant une bague dans ses flots. Les Eglises sont superbes, tant par l'architecture que par la peinture et sculpture; ce que j'ai remarqué de plus beau, c'est la place St. Marc et son Eglise, le Palais du Doge, l'hotel de ville qui est je crois le plus beau de l'Europe, mais entre les plus belles Eglises

celle des Pères capucins, qui est un voëu que la Republique a fait pour se delivrer de la peste, surpasse toutes les autres. Les plus beaux couvents sont les Dominicains les Pères Jesuites, et surtout celui des Benedictins qui peut passer pour le plus superbe de tout le monde; pour le bien considerer il faudroit une journée entière. Comme les historiens ont donné au public le detail de toutes ces belles choses, je n'en dirai pas davantage.

Durant mon séjour à Venise, j'eus l'honneur de manger chez Monsieur l'ambassadeur de France Monsieur Delahaye, homme d'un solide génie et d'un mérite distingué; il me fit mille honnestetés, j'allois toujours en ville dans une de ses gondoles que deüx gondoliers conduisoient, quand j'eus vü tout ce que j'avois envie de voir en cette ville, je songeai à en partir; je pris une gondole à huit rameurs, et je descendis à Padoue en 8 ou 10 heures de temps.

Padoue est une assez grande ville mais nullement belle, toute sa gloire est de posseder le corps de l'incomparable saint Antoine de Padoue, religieux de l'ordre de saint François d'Assise. La langue de ce



saint se conserve encore à présent aussi vermeille que si elle étoit dans la bouche vivante de cet oracle divin; l'Eglise où reposent ces precieuses reliques est très ancienne mais très belle, il y a trois dômes couverts de plomb, son trésor est magnifique, ce sont des Conventuels, ou Cordeliers à la grande manche qui possedent ce monastère. Ce saint est si célébre par ses miracles continuels, principalement à l'égard des choses precieuses perdues, qu'il suffit de l'invoquer en ces rencontres pour en estre convaincus; il y a proche de cette Eglise un couvent de Benedictins très superbe et d'une grandeur surprenante, c'est presque une petite ville, son Eglise est sans contredit la plus belle de l'Italie, composée d'une grande nef et d'une croisée couverte de cinq dômes, ces chapelles sont de la derniere magnificence je n'arrêtai en cette ville qu'un jour plein, de Padoue je fus à Mantoue; elle n'a rien de recommandable et de remarquable, elle est grande, l'on y voit une assez belle place devant le château du Duc qui est passable; les rües sont fort larges et bien pavées. De Mantoue j'allay à Parme.

Parme est la capitale du Duché cette

ville est assez grande, la rivière passe au pied de ses murailles, sur laquelle il y a un beau pont de pierre; les environs de la ville sont très fertiles en paturages, l'on y mange d'excellent fromage. Le palais du Duc est un des plus beaux de l'Italie tant par ses ornemens que ses jardins et ses fontaines, l'on y voit aussi un très beau théatre pour jouer des comedies; il y a quantité de bestes fauves dans son parc; dans la ville il y a une Academie de beaux esprits. De cette ville je pris la route de Gênes; je passay par Fournoüe, Valdetale, la grande croix jusqu'à Sestry Levanté, tous petits villages de peu de consequence; ce sont des chemins d'enfer à cause des montagnes qui passent l'imagination, pour leur hauteur, leurs precipices, et les chemins étroits; Sestry Levanté est une petite ville fort jolie pour sa situation; elle est sur le bord de la mer, ses batimens sont fort propres; j'y restay un jour plein; je fus voir les pères Capucins qui sont bastis sur une hauteur proche le rivage de la mer, leur veüe est enchantée, il ne fait jamais froid en ce lieu, les orangers et citroniers y sont aussi communs que les hayes d'épine le sont en France. En été et

en hiver ils sont toujours chargés de feuilles, de fleurs et de fruits; j'en partis un dimanche à six heures du matin, je m'embarquai sur la mer dans un petit batiment, et j'arrivai à Gênes sur les quatre heures du soir, toutes les costes de la mer depuis Sestry-Levanté jusqu'à Gênes sont presqu'une ville continue à cause des foules de villages, petites villes et maisons de plaisance qui se tiennent toutes les unes aux autres; c'est réelement quelque chose de charmant; je risquay sur la mer d'être pris par les Majorquins et Napolitains nos ennemis qui l'écumoient. En effet la veille que je devois m'embarquer j'apperçus avec une lunette d'approche sur la hauteur des Pères Capucins 22 battimens de ces pirates qui croisoient la mer; tous les messieurs de Sestry me conseilloient d'aller par terre, le chemin n'étant plus long que de trois heures; je ne condescendis point à leurs sentiments, car j'étois si fatigué que je ne pouvois me resoudre à passer encore pendant une journée des montagnes terribles. Je pris le party de la mer quoiqu'il en peut arriver; je fus assez heureux de ne rencontrer qui que ce soit; quand j'entrai dans le port de Gênes je comptay jusqu'à 14 bati-

mens de ces pirates qui ne faisoient que d'aborder; je restay en cette ville quatre jours, où je vis tout ce qu'il y avoit de plus considerable à voir.

Gênes est une des plus belles villes de l'Europe, sa beauté est telle qu'on l'appelle Genua superba, Gênes la superbe; elle est batie sur la pente d'une montagne au pied de laquelle bat la mer; cette ville est bonne et assez forte; quand on la regarde de dessus la mer, il semble que c'est un amphithéatre; ses remparts sont bons, son port admirable; il y a un très beau mole bâti sur un roc qui avance dans la mer où il y a une lanterne qui la nuit sert de guide aux vaisseaux; une bonne partie de ses maisons sont ou de marbre blanc ou peintes, toutes d'une grande élevation, ses ruëes sont fort étroites ce qui fait que les carrosses n'y roulent point crainte de se rencontrer, ce qui serait un véritable embarras, l'on n'y va qu'en litière ou en chaise. Il y a seulement une rüe des plus belles du monde par sa largeur et ses batimens, mais elle n'est pas assez longue, toutes les rües sont pavées de brique au moins la plupart, il y a de très belles Eglises, entre autres celle de l'Anonciade et de

San-Ambrossio; cette derniere est aux pères Jesuittes. Le Palais du Doge est parfaitement beau, et l'arsenal aussi, l'on n'y aime guere les François; mais depuis que notre monarque Louis 14. a chatié cette superbe ville, ils n'oseroient leur faire insulte; je vis les débris de nostre ravage; il ny a que le bas de la ville, qui est le plus fort à cause des marchands, qui a été ruiné; il y a encore plus de 800 maisons à retablir du fracas de nos bombes. L'on en a déjà rebati quantité; c'est quelque-chose d'affreux de voir les tristes restes de ces batimens ruinés et comme la pluspart n'ont pas le moyen de les rebatir, les grands Seigneurs les acheptent pour peu de chose, et les font rebatir bien plus superbes qu'elles n'étoient auparavant de sorte que cette ville sera plus belle qu'elle n'étoit grâce à nos bombes; l'on ma dit que nous la bombardames douze jours et douze nuits sans discontinuer un seul moment, et que l'on jettoit en 24 heures plus de 1800 bombes; il y a une Academie des beaux esprits; cependant messieurs les gênois ne font pas leur principal d'être scavans puis qu'il y a très peu de personnes doctes parmi eux. Après avoir bien consideré les raretés de la

superbe Gênes je pris mon chemin par le Piedmont par terre. Je passai par Nice, La Paille, Aste, Montcastier petites villes de peu de consequence. J'arrivai à Turin sur les 5 heures du soir, où je séjournay 15 jours.

Turin. Cette ville est jolie, et même belle quoique petite, il y a deux villes, la vieille et la neuve; cette derniere est la beauté de Turin, la plus part de ses rues, sont tirées au cordeau l'on marche à couvert sous de grandes arcades qui soutiennent les maisons, elle est située au bas des montagnes, bordée de la rivière du Po; c'est la capitale du Piedmont; elle a une citadelle dans son enceinte qui est belle et très forte, cependant elle est un peu trop petite, ce qui fait sa force, car on la peut garder facilement; elle commande sur toute la ville, l'on y voit dans son milieu un grand puits, assez profond, où l'on descends jusqu'à l'eau par deux escaliers si ingenieusemont batis, que l'on ne se rencontre point l'un l'autre, soit en descendant, soit en montant, les chevaux y descendent aussi pour s'abreuer; il seroit à souhaiter que par toutes les citadelles, il y en eut un de même, les ruisseaux des rues sont d'une belle eau vive qui coule sans cesse,

qui contribue beaucoup à la proprété, en moins de quatre heures l'on netoye les rues avec cette eau. Il y a une université; les plus belles Eglises sont celles des Augustins, des Jesuittes, où l'on voit une voute admirable pour les peintures dont elle est enrichie, la plus magnifique est celle des Capûcins, qui est batie proche la porte de la ville sur une éminence; elle a été construite par un Duc de Savoye; il y a aussi une très belle Academie; cette ville est la demeure du Prince, on l'appelle Altesse Royale; ce Souverain se qualifie Roy de Chipre, l'on appelle aussi le Palais Royal; j'eus l'honneur de le saluer et de l'entretenir l'espace d'une heure. Ce Prince est bien fait de sa personne quoyque de taille mediocre; il est assez beau de visage, et a beaucoup d'esprit, et est fort attaché au gouvernement de ses états, il est honnête, civil et naturellement bon. J'eus aussy l'honneur de saluer Madame la Duchesse son Epouse. Je restay peu de tems avec elle, et quoique pas un seul homme n'entre dans sa chambre, suivant la coutume du pays, j'eus le privilege d'y entrer et d'y rester un petit demi quart d'heure; cette Princesse est grande, fort degagée de taille,

assez belle de visage, elle a de l'esprit et de l'enjouement, elle est familière et d'une bonté toute particulière pour une personne de son rang; elle est un peu plus contrainte qu'on ne l'est en France, mais c'est une manière du pays qui approche assez de l'Italienne; j'eus aussi l'honneur de saluer Madame Royale mère du Duc; vous scavez qu'elle est fille de feu Monsieur le Duc de Nemours et de Mademoiselle de Vandome; je restai une heure entière avec elle; elle est traitée de Monsieur le Duc son fils à peu près de même que Madame sa brû. Le Palais du Prince est assez beau, ses cours sont très belles, les appartemens sont richement meublés, les tappisseries sont de velours rouge en ramage à fond d'or, chamarrées de galons d'or et de grandes crepines d'or en travers, quantité de tableaux de prix; il y a une machine assez curieuse avec laquelle on transporte la Duchesse de sa chambre dans les bains qui sont au dessus de son appartement, par le moyen d'une poulie et d'un contrepoids: l'escalier est admirable et la Bibliothèque aussy; les appartemens du Duc et de la Duchesse sont de même parure; celuy de Madame Royale, mère du

Duc, n'est pas si grand que celuy de son fils mais ses meubles sont bien plus précieux; elle a une infinité de bijoux de grand prix; ce château tient à l'Eglise cathédrale qu'on appelle le Dome, où repose dans une belle chasse la précieuse relique du suaire du Sauveur; cette chasse est posée au dessus d'un autel d'une chapelle; ce St. suaire ne se montre plus à présent comme par le passé; cela arrive très rarement; je n'en scais pas le sujet; quand l'on fait cette cérémonie, l'on monte sur une terrasse qui est en face du château qui ferme sa cour, et là quatre Evêques revestus de leurs habits pontificaux deployent ce précieux linge dans lequel le Sauveur du monde fut enseveli avant que d'être enfermé dans le tombeau; ces quatre Evêques font tout le tour de la terrasse, fort lentement, s'arre tant un temps assez considérable à tous les angles de la terrasse pour contenter la devotion des peuples qui viennent adorer cette St. relique; c'est un concours extraordinaire de peuples qui arrivent de toutes parts; le père du Duc d'aujourdhuy a commencé une chapelle pour mettre le Saint suaire. Elle est placée au bout du rond point de la

cathédrale derriere le grand autel qui donne dans le palais. Le Duc d'à présent la continue, quand elle sera achevée ce sera un des plus beaux édifices du monde, elle est en forme de Dome, tous les ornemens et les parures sont de marbre noir qui convient assez bien à la relique qu'elle doit enfermer, tous les chapitaux et ses corniches, les bas-reliefs et tous les ornemens sont de cuivre doré, il y a une étoile de marbre au haut du Dome en dedans d'une prodigieuse grandeur et grosseur qui peut passer pour une merveille du monde; de la manière qu'elle est soutenue il semble qu'elle est en l'aïr; ce Dome est éclairé par de faux jours d'une industrie admirable, il y a un grand nombre de statues de marbre blanc des meilleurs sculpteurs; dans le milieu de cette chapelle, qui est de figure ronde, est le grand autel, où doit reposer la chasse de cette St. relique; il est fort haut et d'une très belle sculpture; cette chapelle est passablement grande; il faut encore plus de dix ans pour la finir dans toute sa perfection, car l'on y travaille assez lentement; ce Dome est couvert de plomb, avec quantité de fenêtres toutes peintes de diverses couleurs, ce qui paroit

une beauté villageoise, et il se termine par une pointe de clocher, où il y a une foule innombrable de colifichets qui ne font pas un trop bel effet à la vüe; toutes les vitres sont de cristal blanc. Les murs de cette ville ont plus d'ornemens que de force, les remparts sont enchantés, tous plantés d'arbres qui font de belles promenades; les fossés sont petits, de peu de défense il n'y a que la seule citadelle qui la peut garantir; les dehors de la ville sont embellis de quantité de belles maisons de plaisance avec jardins fort agréables; l'on appelle ces sortes de maisons les vignes. Quand les grands Seigneurs y veulent aller se promener, ils disent je vas passer l'après dîné aux vignes. Je rendis aussy quantité de visites à plusieurs Seigneurs, et en particuliers à notre Ambassadeur Monsieur le marquis d'Arcq, cordon bleu; je mangeois tous les jours avec luy; c'est un Seigneur d'un rare mérite; leurs Altesses Royales l'estiment beaucoup. Je diray en passant que la cour de Savoye est après celle de France la plus belle, et la plus polie de l'Europe: il y a peu de personnes à Turin qui ne parlent françois quoy que la plus part sans excepter aucune con-

dition n'aiment pas fort nostre nation. Après avoir veü tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, j'en partis un mardy après midi; je passay par les petites villes de Rivoli et de Telianne; j'arrivai le soir à Suze, ville jolie et passablement forte qui est assez proche du mont Cenis; je fus saluer le gouverneur qui me reçut fort honnestement et m'avertit de me presser de monter cette montagne parceque les Barbets, c'est le nom qu'ils donnent aux Huguenots, n'étoient pas encore avancés jusque là, je pris congé de lui et me mis en chemin pour monter; quand j'arrivay au bas de cette montagne il étoit environ 8 heures du soir.

Le mont Cenis est une des plus hautes montagnes de l'Europe, qui est en tout temps couverte de neiges principalent sur les hauteurs; je fus quatre grosses heures à la monter et à la descendre; l'on prend des mulets pour la passer, quand elle est toute couverte de neiges l'on se fait tirer par des traineaux, cela s'appelle se faire ramasser; sur le haut de la montagne l'on y trouve un étang très grand, rempli de fort bon poisson, il y a sur cette élévation une croix que l'on appelle la grande croix et tout proche

un cabaret où l'on se rafraichit, un peu plus loin il y a un petit hôpital, où l'on reçoit tous les pauvres passans, plus bas l'on rencontre une chapelle que l'on appelle la chappelle des transis. En effet l'on trouve souvent sur cette montagne des personnes mortes de froid, on les enterre dans ce lieu; quand je fus descendu de cette haute et superbe montagne, il étoit environ minuit, je couchai dans une petite ville qui est au pied et dont j'ai oublié le nom; elle sépare le Piedmont d'avec la Savoye; j'appris dans cette bicoque que les Barbets ou Vaudois avoient fait un terrible ravage depuis peu, qu'ils avoient emmené un curé d'un village proche et, après avoir tout pris ce qu'il avoit chez lui, ils l'avoient dépouillé tout nud, excepté sa calotte qu'ils laisserent sur sa tête, et qu'ils l'avoient emmené avec eux sur les montagnes, qu'ils chargerent sur son dos leur hardes, et qu' à force de coups de baston ils le faisoient marcher; ce curé avoit bien 60 ans, à force de fatigue il tomba par terre. Ces miserables redoublerent leurs coups et, voyant qu'il étoit à demi mort, ils le roulerent dans le précipice et passerent outre. Ce pauvre prêtre eut encore assez de

force pour se tenir à quelques branches, et étant revenu à soy il fit si bien qu'il retourna à son logis. Mais ce que ces hérétiques firent à deux bons pères Capucins est bien plus cruel, ces deux religieux rencontrerent par malheur ces miserables comme ils montoient une montagne en menant quelques personnes avec eux; ces Capucins les prierent de les laisser aller en paix. Hoho dirent, ils, vous voulez vous en meler aussi, allons marche, suivez nous et les maltraiterent très fort dans le chemin se servant d'eux comme de chevaux de bagages pour porter leur équipage, mais à force de fatigue le plus vieux des deux pères âgé de 66 ans, ne pouvant plus suivre après trois semaines de travail et de pérsécution ils le laisserent mourir de faim; ils dépouillerent tout nud l'autre qui n'avoit que trente ans, l'attacherent à un arbre, et l'assommerent à coups de crosse de fusils. J'ai appris ce meurtre des Capucins de Chambery qui me dirent le nom de ces deux pères; vous voiez que ces passages étoient fort dangereux quand je les passay, mais le ciel me préserva de tous ces funestes accidents; je rencontrai le lendemain un homme à cheval fort bien fait qui

étoit François ; j'eus la curiosité de lui demander où il alloit, il me repondit qu'il étoit un officier de son Altesse de Savoye et qu'il alloit donner avis à ses troupes et à tous ceux qui gardoient les passages des montagnes que les Huguenots étoient encore à plus de deux journées éloignés des montagnes ; je lui repartis, Monsieur, avez vous cét ordre par écrit, il me dit que non, parcequ'il étoit connu par tout le pays pour officier de son Altesse Royale ; je commençai à douter si lui même n'étoit pas un Vaudois et je ne me trompay pas ; je causai fort long tems avec lui en marchant, il me raconta quantité de desordres que causoient ces Barbets, et que par le secours du Tout-puissant, ils seroient bientot détraits, et plusieurs autres choses dont j'ai perdu la memoire ; il étoit parisien à ce qu'il me dit ; comme ma litière n'alloit pas si vite que son cheval, il me quitta ; je ne fus jamais plus surpris que quand trois heures après l'avoir quitté je le vis au second corps de garde entre les mains de 30 soldats ; j'étois à pied et sans épée, il m'appella et me dit, vous voyez Monsieur comme on me traite, je dis à ces gardes que c'étoit un officier de son Altesse, ils me re-

pondirent que n'ayant point de passeport, ni de marque d'officier, qu'ils ne pouvoient le laisser passer, et qu'ils vouloient scavoir qui il étoit, et que moi tout le premier, je ne passerois point avec mon train que je ne montre mon passeport, je quittay ce prétendu officier et poursuivis mon chemin; quand j'arrivay à Chambery cet homme étoit dans les prisons de la ville, on trouva sur lui quatre mille louis d'or et des avis qu'il portoit aux Huguenots pour passer par un endroit, qui n'étoit pas encore gardé. Je me persuade qu'on lui aura fait un méchant parti. Je passay par l'Arche et Modane, petites villes, St. Jean de Maurienne, ville assez jolie, sa principale Eglise est très belle, de là à Barbau et à Montmelian qui est un bourg ou petite ville, son château est très fort, c'est la meilleure place de la Savoye, il est bati sur la pointe d'un rocher au pied du quel coule la rivière d'Isere, cette forterese commande le passage qui est fort étroit entre les montagnes. Le Duc y tient une forte garnison, il y a aussy dans la cour de ce château, un puits semblable à celui de Turin; de là je fus à Chambery.

Chambery est la Capitale de Savoye, elle

est passable pour sa grandeur, les rües sont longues et larges, les battimens sont très médiocres; il y a beaucoup d'Eglises; je n'y ay rien remarqué de considerable; étant en cette ville j'eus la dévotion et la curiosité tout ensemble d'aller voir la grande Chartreuse qui est à une demie journée d'homme de cheval de Chambery. La grande Chartreuse est le lieu où St. Bruno jetta les premiers fondements de son ordre; le couvent est bati sur une des plus hautes montagnes que l'on puisse s'imaginer, depuis le pied jusqu' à la Chartreuse je fus près de quatre heures à la monter, car outre qu'elle est fort roide, le grand chaud qu'il faisoit m'incommoda fort; le chemin est applani par les soins de ces bons solitaires, mais il est si étroit qu'il ny a que les mulets qui puissent leur porter leurs besoins; ce sont des précipices continuels d'un costé et des hauteurs, des roches inaccessibles de l'autre; dans le fond de ces précipices coule avec rapidité une grosse chute d'eau qui forme une rivière très profonde en de certains endroits, dont l'eau est très claire et fraiche, ces montagnes sont toutes couvertes d'arbres qui

font leur beauté; de tems en tems on rencontre des moulins à forge.

Étant arrivé à la hauteur du monastère j'entrai dans une cour; quoique peu spacieuse elle est assez belle pour ses batimens en formes de gros pavillons. C'est dans cette cour où on loge les hôtes étrangers qui les vont visiter où vous remarquerez que les femmes ne peuvent approcher de ce monastère que de deux lieues sous peine d'excommunication c'est à dire celles qui scavent cette défense, les bons pères ont obtenu une bulle du Pape qui porte cette peine. Ensuite j'entrai dans un cloitre fort long mais très étroit puisque sa largeur n'a pas plus de six toises, et sa longueur plus de 100. Ils ont été obligés de batir cette maison de cette manière à cause des montagnes, si peu de terrein qu'ils ont est très bien menagé. Ce couvent est tout neuf parcequ'il n'y a qu'environ 25 ans qu'il fut reduit en cendre par le feu du ciel; excepté l'Eglise qui est très médiocre, leur chapitre où ils font leur assemble générale est assez passable, il est embelli tout autour de tableaux de tous leurs généraux. Les appartemens de chaque religieux sont très simples mais

fort propres. Ce couvent n'est pas encore achevé, le tout très petit à cause du terrein. Comme l'on a creusé le roc pour leur faire chacun un jardin, ils ont apporté des terres, qu'ils ont élevées de deux pieds qui forment les carreaux de leurs fleurs; les allées sont toujours propres, car ce ne sont que des rochers applanis; la ratissoire n'a que faire de passer par dessus; mais seulement le balay; je vous avoüe que c'est la moindre maison que j'ai veue de leur ordre quoique j'en ai vu quantité. Cette Chartreuse n'est considerable que parceque c'est le lieu, où leur patriarche a commencé à faire penitence et à établir son ordre; j'adjouteray encore qu'il est recommandable par son affreuse solitude, laquelle inspire autant de terreur par le vice que d'amour pour la vertu. J'y arrivay vers le midi, et j'y couchay; sur le soir je fus visiter la chappelle de St. Bruno, le lieu propre où il faisoit sa demeure; il faut encore monter une grande demie lieue; cette chapelle étoit sa chambre, elle est dédiée sous son nom, elle est fort dévote, un peu plus bas il y a une chapelle de la Sainte Vierge, belle et magnifique. Cest ce que j'ai trouvé de plus beau

de cette Chartreuse. La Providence a renfermé sur ces hauteurs une multitude de sources et de fontaines; lorsque ce Patriarche vivoit, le couvent étoit bati en ce lieu, mais comme le terrein étoit trop étroit pour contenir la multitude de religieux qui menoient le genre de vie de ce saint, ils resolurent de descendre plus bas et de batir là où ils sont à présent, un couvent moins resserré, et plus étendu. L'on n'y voit plus de vestiges de l'ancien monastère. Après avoir visité ces chapelles, je revins au monastère où ces bons religieux me reçurent très bien en toutes manières; le lendemain dès le matin je partis et descendis par le même chemin que j'avois monté, n'y ayant que celui là; leur revenu est très considerable, cependant cette maison est fort peu accommodée des choses nécessaires; ils sont enfermés de neige plus de six mois de l'année de la hauteur de 7 à 8 pieds, qui que ce soit ne peut pendant ce tems aborder cette maison, c'est pourquoy durant l'été, ils pourvoient à tous les besoins de la vie; il y fait presque toujours froid, j'y étois sur la fin du mois d'aout, je me chauffai avec plaisir, le bois comme vous pouvez vous l'imaginer

n'y manque point. La neige encore une fois y est si abondante qu'elle va jusqu'au premier étage du logement des religieux, en sorte qu'ils ne voient le jour par les arcades de leur cloitre qu'au travers de la neige, l'on peut dire que ces religieux vivent très exemplairement et dans une grande regularité, tous ceux qui vont les voir de telles conditions qu'ils soient sont très bien reçus, sans cela ce seroit une grande fatigue de faire près de 8 lieues tant à monter qu'à descendre sans trouver aucuns rafraichissemens; l'on ne s'auroit s'imaginer la foule d'hostes qu'ils reçoivent pendant une année, ils écrivent à la chambre de la porte du couvent le nom de ceux qu'ils reçoivent mais à parler serieusement de la grande Chartreuse il est bon pour contenter sa curiosité de voir une fois cette maison, mais hors cela l'on se fatique beaucoup pour peu de chose; quand je fus descendu de la montagne je pris ma litiere et poursuivis mon chemin; je passay par le pont de Beauvoisin; c'est un assez gros village qui sépare la Savoye de la France, il y a une douane très rigoureuse, rien ni passe sans subir une visite très exacte; je couchay en ce lieu et

comme je me promenois dans une galerie de l'hotellerie en attendant le souper l'on me dit que le petit neveu du Cardinal de Furstenberg y étoit arrivé depuis une heure, je le saluai, il alloit à Rome voir l'élection du Pape d'aujourdhuy Alexandre 8. Nous soupames ensemble; ce jeune Seigneur est très bien fait de sa personne, beau comme un ange, scavant et beaucoup d'esprit; il a environ 18 ans; il est allemand de nation; il parle assez bien françois; il avoit un gros équipage, il revenoit de Paris. Je partis de ce lieu le lendemain dès le matin pour prendre la route de Lyon, l'on arrêta ce jour là en ce village 15 françois huguenots tant hommes que femmes qui vouloient passer sur les montagnes de Savoye, ils en étoient bien proche, car il n'y avoit que le trâjet du pont du lieu où ils furent arrêtés; je passay par les petites villes de la Tour, Bourgoin, Luthulpiliere et arrivay à Lyon un dimanche sur le midi. Lyon, comme vous ne l'ignorez pas, est une des plus grandes villes de France; comme l'on en a écrit tout ce qui s'en peut dire, je ne m'arreteray pas à vous en faire un long détail; j'y restay 5 jours; vous scavez que cette ville est située

sur les rivières de Saone et du Rhone, que ses maisons sont très belles, que le peuple y est fort poli, que le luxe et les divertissemens sont à proportion aussi grands qu'à Paris, que la cathedrale est sous le nom de St. Jean, que les chanoines sont tous Comtes, et doivent être nobles de quatre races, que son archevêque se dit primat des Gaules, que ses chanoines officient les grandes festes, la mitre en tête, que l'on y chante l'office divin par choeur et sans livre, qu'il n'y a point de musique, mais seulement le plein chant, que l'on ne met jamais sur le grand autel qu'un petit Crucifix avec deux chandeliers, que l'on n'y tend jamais de tapisserie, que cette Eglise n'est pas belle mais son horloge est une chose rare à considerer; que les plus beaux édifices sont le palais où l'on plaide, l'hotel de ville, le College des Jesuittes, principalement leur Bibliothèque et leurs cours qui sont pavées de grandes pierres de taille, et les batimens peints au dehors, la place de Belle cour dont la beauté consiste en sa grandeur, car les batimens sont peu de chose et fort irreguliers; le mail, l'aqueduc, l'hôpital de la Charité, le château de Pierre Ancise bati sur un

roc, le cabinet de Monsieur de Serviere, Gentilhomme fort expert en machines de mathematiques et de mechaniques qu'il a faites toutes luy même* etc. etc. Je ne fais que repeter ce que l'on a déjà dit tant de fois en detail. Enfin je pris la rivière et me mis dans la diligence, en passant je vis les villes de Neuville, Trevoux, Villefranche, Beauregard, Tornus, Chälons sur Saone, où les pères Capucins ont un très beau couvent, je ne séjournay à pas une seule de ces villes que pour coucher dans quelques unes, y arrivant bien tard et partant de grand matin avant même que le jour parut; je quittay la rivière à Chäalons et pris la terre jusqu'à Auxerre, je me mis encore dans une litiere. Je traversay la forest de Hunne; je passay à Baune où sont les bons vins, à Macon, où l'on mange le bon cotignac, à Arnay le Duc

*) Ce gentilhomme si expert en machines de mathématiques étoit Nicolas Grollier, descendant du célébre bibliophile Grolier. V. *Recueil d'ouvrages curieux de mathématiques et de mécanique, ou description du cabinet de Nicolas Grollier de Servières; Lyon, 1719, 1732, et Paris, 1751,* in-4 *avec fig.*

Château neuf, Saulieu, Monreal, Crevan et Auxerre, je descendis la rivière jusqu'à Paris; l'on voit en passant Joigny, Villeneuve le Roy, Sens, Pont sur Yonne, Montreau, Melun, Corbeil, Villeneuve St. Georges, St. Georges et enfin, par la grace du Seigneur, j'arrivai à la bonne ville de Paris, et mis pied à terre vers le mail sur les 7 heures du soir, où étant débarqué, je rendis graces au Seigneur de m'avoir preservé de toutes sortes de perils, et d'avoir surmonté tous les accidents, et toutes les fatigues qui sont annexées aux voyages aussi longs que celui que j'avois fait.

Voilà, Monsieur, tout ce que ma memoire m'a pu fournir de ce que j'ai vu et remarqué pendant ma course. Je souhaite que votre curiosité y trouve de quoi se satisfaire; je n'ai eu que cela en veüe en cette relation, et quand jaurais mal réussi par cet endroit j'aurois au moins auprès de vous le mérite d'avoir cherché à vous plaire et à vous divertir pendant quelques heures.

Fin.

Imprimerie de Ch. Th. Groos à Carlsruhe.